

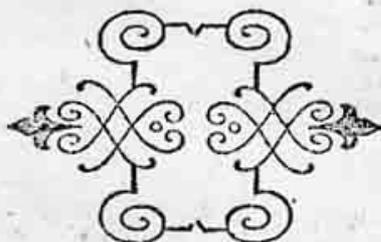
LA CHIFFA

SES GORGES ET SES SINGES

GUIDE DES TOURISTES

PAR

LÉONOR VIOLET



BLIDAH

IMPRIMERIE V. GRAND-COUDURIER FILS

place d'Armes

—
1885

LA CHIFFA

SES GORGES ET SES SINGES

Guide des touristes
Par
Léonor VIOLLET

I : TOPOGRAPHIE

Quand j'arrivai à Alger, venant de France, on me parla avec tant d'enthousiasme des Gorges de la Chiffa que je résolus de les explorer.

Je montai dans un wagon de seconde classe.

Bientôt la voie de fer m'emportait à travers la plaine de la Mitidja, me montrant d'abord Boufarik, ville charmante, parsemée de riches plantations, coupée de canaux où coulent des eaux vives. Tout près était Béni-Méred, montrant avec orgueil la colonne qui rappelle l'héroïsme du sergent Blandan et de ses vingt-un braves. Un peu plus loin apparaissaient, à travers les arbres, les villages de Montpensier, de Joinville, puis, à gauche, au milieu de bouquets d'orangers, de jardins verdoyants, je découvrais Blida, la ville des roses. Un parcours de dix minutes me menait ensuite à la Chiffa ; dont le travail colonial a su atteindre des résultats tenant du prodige.

Du jour que les premiers chantiers de travailleurs furent inaugurés sur la route stratégique, dans les Gorges de la Chiffa, qui font à juste titre l'admiration des étrangers, et où les singes viennent encore ajouter à la magnificence du tableau, tous les efforts de l'Administration tendirent à créer le centre de La Chiffa.

Avant l'occupation, le territoire qu'occupait le village portait le nom de Haouch-Karoub.

A différentes reprises, les montagnards descendirent dans la plaine, se liguèrent avec les fractions redoutables des Hadjouth, après avoir été leurs ennemis, et se défendirent opiniâtrement pour conserver leur indépendance, luttant avec ruse et adresse contre nos troupes pendant plusieurs années.

L'hostilité fit trêve, et les temps opportuns étaient venus d'ouvrir la voie qui va à Médéa, Ben Chicao. Berrouaghia, Boghar. débouche à Laghouat, et joindra bientôt, espérons-le l'extrême sud de la colonie. Pour compléter l'œuvre si glorieusement commencée, il fallait donner une tête à cette ligne, la jalonner par des centres agricoles, y installer des camps, des caravansérails.

La création de la Chiffa, qui date de 1847, fut donc décidée. Ce centre est resté annexe de la commune de Mouzaïaville jusqu'en 1870. Époque à laquelle, sur le vœu de ses habitants, il en fut distrait, et devint chef-lieu d'une commune de plein exercice. Il avait été détruit en partie par le tremblement de terre de 1867. Les traces en étaient déjà effacées.

Déjà quelques travaux de voirie, de plantations et d'aménagement des eaux y avaient été faits, mais avec trop de parcimonie. Son aire géographique comprend la partie de la plaine, toute arrosable, et la partie montagneuse, premiers contre-forts de l'Atlas, qui descendent, montent capricieusement, SONT disposés en amphithéâtres, et que séparent des ravins profonds et tortueux.

Sa plus grande longueur du nord au sud, mesure 15,500 mètres: sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est de 4,800 mètres.

Ses limites sont :

Au nord, la commune d'Oued-el-Alleug ;

A l'est, — Blida,
Au sud — Médéa
A l'ouest — Mouzaïville,

La rivière qui a donné son nom au chef lieu de cette florissante commune du département d'Alger, sépare son territoire sur toute sa longueur, de celui de Blida.

L'Oued Chiffa prend sa source près de Médéa, arrive dans les Gorges, opère sa jonction avec l'Qued-el-Kébir, et se réunit au Bou Roumi, puis à l'Oued Djer, enfin au Mazafran, dont les eaux se jettent dans la Méditerranée.

La superficie en hectares du territoire de la commune se décompose ainsi :

En plaine.....2,980}	
	} 5,570
En montagne.....2.590}	

Le dénombrement de la population en 1881 a donné les résultats suivants :

Français.....335 }	
Etrangers..... .. 167}	1,824
Indigènes.....1.322 }	

La Chiffa possède une gare des chemins de fer de la Compagnie P. L. M., sur la ligne d'Alger à Oran, un bureau des postes et télégraphes, une église. Un hôtel de ville, des écoles pour les deux sexes, une distillerie d'essence de géranium, une minoterie, des briqueteries, des fabriques de crin végétal, etc.

Dans la partie dite de la montagne, les sources sont nombreuses. Le bois de chauffage et les matériaux de construction n'y manquent pas non plus.

On y rencontre les douars suivants :

Ouled Hassin», Ouled Brahim. Ouled Saïd, El Hadjadje, Tadjenet, Tefersionen, Zraïmia, Fkairia, Oumfouf et Abel Oued. A l'entrée des Gorges se trouve le Rocher Blanc.

Poursuivant son itinéraire, on arrive à Sidi Madani, puis au Ruisseau des singes, ensuite au Rocher pourri, et finalement au Pont de l'Oued Merdja. .

Au pied de la montagne, à trois kilomètres de la Chiffa, est M'ta-el-Abous, hameau charmant, complanté d'arbres fruitiers, d'eucalyptus, entouré de vignes, et pourvu d'une fontaine coulant dans un abreuvoir.

Trente fermes ont été édifiées dans la plaine, qui se divise de la manière suivante:

Haouch Kourdouli, Haouch Kedoudja, Haouch Tchalabi ;
et Haouch Drissi.

Partout, les terres sont profondes, légèrement graveleuses conviennent à toutes les cultures, mais principalement à celle du géranium, du tabac, de la vigne, de l'oranger et de toute la famille des aurantiacées.

A l'ouest, des travaux très savamment conçus et fort bien dirigés, ont eu pour effet de réunir à l'Oued-el-Had, les nombreux filets d'eaux des Mouzaïa. On est parvenu à faire couler ces eaux de façon à pouvoir irriguer la moitié de la plaine.

En se rapprochant de l'extrémité sud-ouest, on trouve l'oued Tamesguida, venant aussi des Mouzaïa, cours d'eau qui devient assez important après avoir reçu plusieurs affluents, et passe en partie au ruisseau des singes, d'où il se déverse dans l'oued Chiffa.

A l'entrée des Gorges, un barrage a été pratiqué sur ce dernier oued. Des travaux considérables de canalisation ayant été exécutés, la surface territoriale de l'est, comprenant la seconde moitié de la plaine est aussi en totalité irrigable.

Pendant l'été, l'oued Chiffa baisse considérablement, sans toutefois jamais tarir.

A l'époque des pluies, grossi par les eaux des montagnes et par l'oued-el-Kebir, il s'enfle rapidement et inonde parfois ses berges, où il détruit les ensemencements et cause toutes sortes de dégâts matériels.

Ses eaux coulant dans un lit bordé ça et là de touffes de lauriers roses, ne sont conséquemment pas propres à l'alimentation.

Une conduite en fonte d'un développement de plus de six kilomètres, partant de l'Oued Bezar, à la source Zraïmia, passant par M'ta-el-Abous, a été établie et peut fournir un débit de 500 hectolitres par jour aux habitants de La Chiffa.

Avec des tuyaux de plus grand diamètre, la source fournirait un débit décuplé.

Les inconvénients hygiéniques résultant pour la population du voisinage de la rivière, ont amené la Municipalité et l'administration à pourvoir ce centre de fontaines et d'abreuvoirs alimentés par d'excellentes eaux, destinées à lui donner la première des conditions de vitalité imposées par le climat.

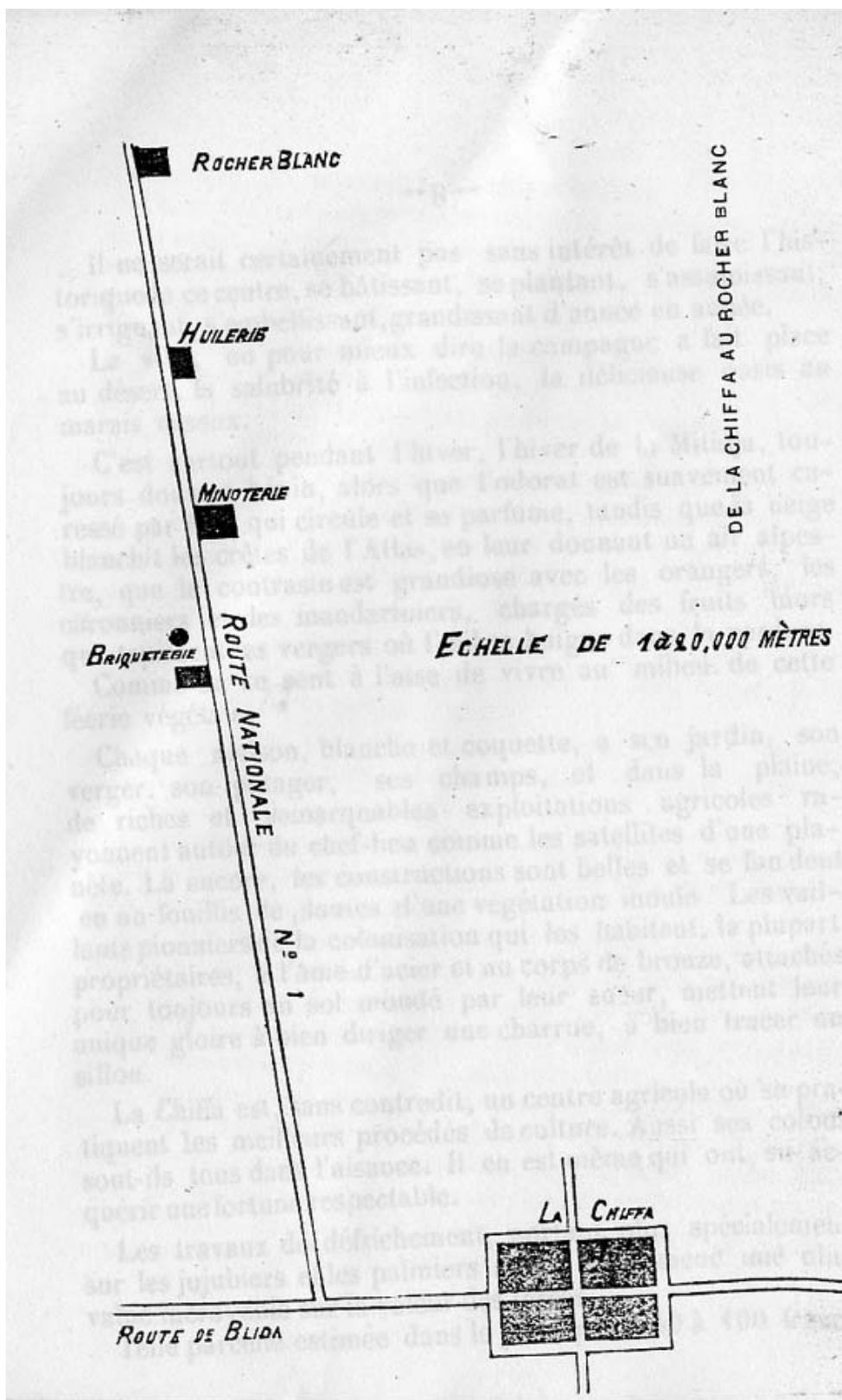
La Chiffa n'est plus un endroit malsain comme au début de l'occupation. On ne parle plus que pour mémoire de la fièvre et de la dysenterie sévissant cruellement sur les premiers colons, et venant achever l'œuvre du fusil et du poignard des indigènes, notamment des sauvages cavaliers hadjouth.

L'état sanitaire est devenu de jour en jour meilleur. Plus de ces maladies, de ces épreuves, de ces misères, qui ont fait chèrement payer la première possession ; cet heureux changement doit être attribué aux nombreuses plantations qui ont été faites par l'administration et par les particuliers.

Chaque année, les cultures ont marqué un nouveau progrès et ce progrès tend à se développer graduellement par les soins que les planteurs donnent à leurs produits.

Par l'examen des tableaux ci-après, portant le relevé des naissances et des décès à partir de 1872, jusqu'en 1883, on doit convenir que la comparaison est pleine de fructueuses promesses.

II : De La Chiffa au Rocher Blanc



Cette comparaison accuse un excédant de 194 naissances sur le chiffre des décès.

Peu de maladies règnent aujourd'hui à la Chiffa, même pendant les plus fortes chaleurs. Le climat de la plaine est doux et salubre. L'hiver y montre une douceur exceptionnelle. La température diffère sur la partie montagneuse, mais pris dans son ensemble, le climat est aussi sain qu'agréable.

La Chiffa reçoit un grand nombre de touristes pressés d'aller visiter les Gorges et *de goûter sous un beau ciel*, l'aspect d'une nature pleine de vigueur et de contraste.

Les rues, les boulevards sont larges, alignés, L'artère principale, qui se croise à la route nationale; avec ses trottoirs et ses caniveaux construits par le service des ponts et chaussées, ses deux rangées d'arbres qui formeront bientôt berceau par la rencontre de leurs cimes, mérite particulièrement d'être citée.

La Chiffa a eu l'heureuse fortune d'avoir pour premier maire M. Lapérouse, un ancien agent-voyer, qui l'a administrée à partir de 1870 jusqu'en 1884.

M. Lapérouse, propriétaire, maire, conseiller général, partisan des chemins, des ponceaux, des canaux d'irrigation, a poussé activement, malgré un budget fort restreint, aux améliorations qu'il avait en vue. Il a ouvert la voie, préparé la place à ses successeurs, seine et récolté par son énergique et habile action.

Soucieux des intérêts communaux comme de ses bien personnels, c'est sous son administration laborieuse et éclairée que les eaux ont été aménagées, que les fontaines, les lavoirs, les abreuvoirs ont été construits, que la terre s'est couverte de splendides et nombreuses plantations de mûriers. de platanes et d'eucalyptus, dont l'ombrage entretient la fraîcheur et garantit des ardeurs du soleil.

M. Lapérouse a laissé comme souvenir, une grande réputation de savoir, d'intelligence et de probité.

Il ne serait certainement pas sans intérêt de faire l'historique de ce centre, se bâtissant, se plantant, s'assainissant, s'irriguant, s'embellissant, grandissant d'année en année.

La ville, ou pour mieux dire la campagne a fait place au désert, la salubrité à l'infection, la délicieuse oasis au marais vaseux.

C'est surtout pendant l'hiver, l'hiver de la Mitidja, toujours doux et bénin, alors que l'odorat est suavement caressé par l'air qui circule et se parfume, tandis que la neige blanchit les crêtes de l'Atlas, en leur donnant un air alpestre que le contraste est grandiose avec les orangers, les citronniers et les mandariniers, chargés des fruits mûrs qui tapissent les vergers où l'œil se baigne dans la verdure.

Comme on se sent à l'aise de vivre au milieu de cette féerie végétale. Chaque maison, blanche et coquette, a son jardin, son verger, son potager, ses champs, et dans la plaine, de riches et remarquables exploitations agricoles rayonnent autour du chef-lieu comme les satellites d'une planète. Là encore, les constructions sont belles et se fondent en un fouillis de plaines d'une végétation inouïe. Les vaillants pionniers de la colonisation qui les habitent, la plupart propriétaires, à l'âme d'acier et au corps de bronze, attachés pour toujours au sol inondé par leur sueur, mettent leur unique gloire à bien diriger une charrue, à bien tracer un sillon.

La Chiffa est, sans contredit, un centre agricole où se pratiquent les meilleurs procédés de culture. Aussi ses colons sont-ils tous dans l'aisance. Il en est même qui ont su acquérir une fortune respectable. Les travaux de défrichement, portant plus spécialement sur les jujubiers et les palmiers nains, ont amené une plus value incroyable sur la valeur des terres.

Telle parcelle estimée dans le principe de 50 à 100 francs l'hectare, mais alors improductive, trouve facilement acheteur maintenant à de 4 à 5,000 francs en raison de sa fertilité extrême.

Honneur à ces colons courageux, à ces lutteurs intrépides de la première heure ! Leurs efforts ont été couronnés de succès, et ils doivent être fiers d'un semblable résultat.

Il faut des bras, beaucoup de bras pour faire produire la plaine. Heureusement, les femmes des colons sont fécondes. Pères et mères aiment vivement leurs enfants frais et roses, leur orgueil d'aujourd'hui et l'espoir de demain.

Le nombre des filles surpasse celui des garçons. Ce fait n'est pas isolé. Il se produit dans la généralité des centres de notre France méridionale.

Cette nouvelle génération au visage joufflue pleine de sève et de vigueur, continuera sans aucun doute, les traditions de la vaillante race qui lui a communiqué l'existence.

Une puissante végétation forestière couronne les diverses parties de la montagne, où dominant des massifs étendus à feuilles persistantes: chênes verts, chênes lièges, chênes zéens, oliviers, caroubiers, lentisques, etc. A une altitude moins élevée, près des sources et des ruisseaux, on trouve l'aune, le frêne, le tremble et l'orme.

Sur les plateaux, l'olivier est planté au milieu du blé et de l'orge, des tomates et des piments, du tabac et des pastèques. Des figuiers en grand nombre peuplent les vergers, et couvrent la terre de leurs branches.

La vigne, que l'on ne taille jamais extraordinaire, atteint des proportions énormes grimpant jusqu'au sommet des oliviers séculaires dès le mois de juillet.

Les oueds traversent des sites ravissants où abondent les myrtes, les lauriers roses, surmontés de fleurs presque toute l'année: Sous aucun climat, la flore ne saurait présenter plus de variétés, de richesses et de magnificence.

De toutes parts, le touriste rencontre le serpolet, le thym, la lavande, le fenouil, la menthe, la sauge, la marjolaine, qui poussent pêle-mêle avec les lentisques, les jujubiers et les palmiers.

Les mammifères y sont représentés par des sangliers, des hyènes et des chacals. A cause de leur voisinage de la plaine, le lion et la panthère viennent seulement l'hiver visiter quelquefois ces parages. Signalons les singes qui viennent s'abreuver au ruisseau qui porte leur nom. Ces intéressants quadrumanes ont établi domicile sur des crêtes et sur des massifs à pentes raides, dont les flancs sont creusés tantôt de larges, tantôt d'étroits ravins.

On trouve partout le porc-épic, le lièvre, le lapin, la perdrix rouge, la caille, le pigeon ramier, la tourterelle, la bécassine et la poule de Carthage.

Les rapaces, vautours, aigles et milans, hantent les pics élevés pendant la nuit, et planent dans les cieus durant le jour. Plusieurs sources d'eaux ferrugineuses attestent la présence du minerai de fer. Le cuivre se trouve en maints endroits ainsi que le plomb argentifère.

Les montagnards sont de race berbère, ont une taille moyenne, une robuste constitution, ils possèdent des chèvres, un petit nombre de vaches, quelques moutons, peu de chevaux et de mulets, des bœufs de labour d'une race très rustique. L'âne est leur monture la plus commune.

Ils reçoivent les étrangers avec une satisfaction visible, sont doux, sobres, patients, affichent un certain caractère d'indépendance, font les semailles, les moissons et les battages par grandes familles, et s'entraident pour toutes sortes de travaux. Chez eux, c'est la vie patriarcale dans ce qu'elle présente de simplicité, de noblesse et de grandeur.

1° NAISSANCES

Désignation des ANNÉES	FRANÇAIS		INDIGÈNES MUSULMANS		ÉTRANGERS		Totaux
	Masculin	Féminin	Masculin	Féminin	Mascul.	Féminin	
1872.	3	3	17	12	1	1	37
1873.	6	9	19	12	2	3	51
1874.	9	6	7	8	4	4	38
1875.	4	12	17	15	2	4	54
1876	3	8	17	10	3	4	45
1877.	2	6	27	24	1	2	62
1878.	4	8	14	20	3	2	51
1879.	7	7	19	20	4	4	61
1880.	5	7	27	16	4	5	64
1881.	1	5	21	22	2	6	57
1882.	7	12	1	14	3	4	52
1883.	5	8	25	20	6	8	72
Totaux...	56	91	222	193	35	47	644

2° DECÈS

g nation des ANNÉES	FRANÇAIS		INDIGÈNES MUSULMANS		ÉTRANGERS		Totaux
	Masculin	Féminin	Masculin	Féminin	Mascul.	Féminin	
1872	3	1	6	7	1	1	18
1873	2	3	7	5	3	1	20
1874	2	3	8	7	3	2	25
1875	6	2	17	20	2	4	51
1876	5	4	12	13	2	1	37
1877	5	6	13	10	2	1	37
1878	9	4	28	23	6	5	75
1879	4	3	16	10	5	4	42
1880	5	3	10	11	2	3	34
1881	3	4	14	14	1	1	37
1882	6	3	12	11	3	3	38
1883	3	3	14	7	4	5	36
Totaux ..	53	39	157	138	33	30	450

Nous sommes au mois de mai.

Toute la plaine est couverte de moissons d'avoine, d'orge et de blé qui ondulent à la brise.

Il est six heures du matin

Pas un nuage ne voile l'azur du ciel.

La journée s'annonce splendidement belle, un guide kabyle m'accompagne, nous allons vers les Gorges à peu de distance de la Chiffa, nous tournons à droite, laissant la route qui conduit à Blida.

De larges haies d'aloès couvrent ses bords; comme le ricin, comme le palmier nain, l'aloès vient partout, spontanément; ces plantes sont admirablement appropriées au climat.

Les fibres fortes, rudes de l'aloès manquent de moelleux et de souplesse, mais par leur consistance même, elles forment un textile éminemment propre à certains emplois spéciaux.

Jusqu'à ce jour, l'industrie locale a su tirer peu de parti de l'aloès. Le ricin, qui forme un arbrisseau de 4 à 5 mètres de hauteur, serait une source de beaux revenus s'il était l'objet d'une culture rationnelle ; on sait que son huile est employée en médecine et que sa feuille sert à la nourriture d'un espèce de ver à soie.

Le palmier nain, longtemps maudit par les défricheurs, a été quelque peu réhabilité depuis, que de ses fibres on est parvenu à extraire une filasse aux applications multiples, se prêtant même au tissage, que l'enveloppe de la souche produit une bourre, sorte de laine végétale, et que les durs noyaux de son fruit fournissent des bracelets et des chapelets élégants.

L'Oued Chiffa et l'Oued el Kébir se réunissent au pont de la voie de fer qui a une longueur de deux cents mètres et une élévation de quinze mètres ; ce pont a quatre arcades seulement.

A quelques pas, la culture du tabac mérite d'être citée. Comme la pousse des feuilles a lieu tout à la fois par l'irrigation et par un soleil

ardent, on peut déjà en faire provision au séchoir. Cette culture, de même que celle de la vigne, de même que celle du géranium, rend non seulement de l'argent mais de l'or. Les mœurs y invitent car tout musulman fume la cigarette, le cigare ou la pipe. On ne décrit pas les tabacs de la plaine, on les fume avec volupté.

A mesure que nous avançons, les plantations de géranium disparaissent, et avec elles l'odeur parfumée qui pénétrait dans nos narines.

L'espèce plantée est le géranium rosat (pelargonium roseum) qui croît avec une merveilleuse rapidité, et donne une essence très recherchée, remplaçant avantageusement celles produites par la rose, l'œillet, la verveine, la tubéreuse, etc.

Nous rencontrons une tribu de nomades du désert qui viennent demander à la plaine de nourrir leurs animaux.

Les femmes poussent des ânes lourdement chargés; elles tiennent les petits enfants empochés sur leurs reins les plus grands pouvant marcher s'escriment à monter par dessus la charge des bourricots, et piétinent pêle-mêle avec les chèvres et les moutons qui se pressent affolés. Les malades et les infirmes sont juchés sur des dromadaires à l'allure rappelant le balancement d'un navire.

Sur les côtés, devant et en arrière, les chefs de tentes, à cheval, le fusil sur l'épaule, une gaule à la main, surveillent la marche du convoi.

De temps en temps, le désordre causé par l'affaissement d'un âne trop chargé ou par la fugue d'un dromadaire apporte un moment d'arrêt forcé dans ce convoi si bizarrement composé. Nous nous asseyons sur la pelouse. Moktar ainsi se nomme mon guide, fume une cigarette. La fumée douce sans fadeur, d'un arôme délicat, qu'il aspire, le met en gaieté, et son visage s'épanouit.

Une briqueterie est près d'ici. Le terre propre à la fabrication, amenée des montagnes par l'Oued Chiffa, se trouve sur place en couches

épaisses, et convient également à la poterie. Au bout de dix minutes, nous arrivons à une minoterie dont les six paires de meules sont mises en mouvement par la force motrice d'une d'une partie des eaux de l'Oued Chiffa, qui se déversent ensuite dans les canaux d'irrigation des usagers du syndicat.

En amont les mêmes eaux sont utilisées pour faire tourner la meule d'un moulin à huile d'olive.

De la minoterie au Rocher Blanc, la main de l'homme a transformé une terre sauvage et malsaine. L'œil ne voit qu'orangeries magnifiques, vignes superbes, eucalyptus géants.

Libre de soucis, le cœur épanoui, ravi et extasié, j'admire cet archipel riche en jardins toujours verts et bien ombragés, en vignes chargées de raisins, en bois et en pâturages, constamment rafraîchis par l'eau de mille rigoles.

Tous les enchantements de l'œil et de l'âme se trouvent là réunis; le botaniste y enrichirait sa flore, le photographe son album, et le peintre ses paysages. C'est un paradis dans lequel on voudrait toujours rester. Le barrage de l'Oued est à gauche du Rocher Blanc, contre lequel est adossée une fabrique de crin végétal.

Les kabyles, cachés dans les ravins, inoffensifs du reste, reconnaissent notre souveraineté par le paiement régulier de l'impôt ; ils plantent et greffent des arbres ; ils concourent aux travaux publics; ils bâtissent des maisons; quelques-unes sont plafonnées, décorées et meublées à l'européenne. Ils donnent des garanties certaines de soumission par les liens au sol. La haine des chrétiens et la guerre sacrée sont de vains mots pour eux quand d'autres sentiments ne les invitent pas à combattre. Les fractions de tribus, qui se détestent et se jalourent entre elles, heureuses d'être délivrées du despotisme brutal des turcs, se rallient avec joie à ce puissant et sympathique foyer d'attraction, d'ordre, de sécurité et de justice, qui est la France.

La famille arabe se tient accroupie sous la tente. Tout autre est le kabyle, chez lui, la maison révèle ses avantages : la pluie le froid, le

vent, la peur du vol, d'un rival amoureux invitent à y entrer, à y enfermer son bétail, ses trésors, femme et ses enfants, autour de la maison flanquée d'étables et d'écuries. Le jardin a jugé nécessaire et bientôt ont suivi la fontaine, les arbres et le reste. Se trouvant à cette première phase du progrès social que notre éducation nationale a le devoir de compléter. Le kabyle ne saurait être notre ennemie ; c'est ainsi que la fusion avec cette race se prépare par l'analogie des mœurs.

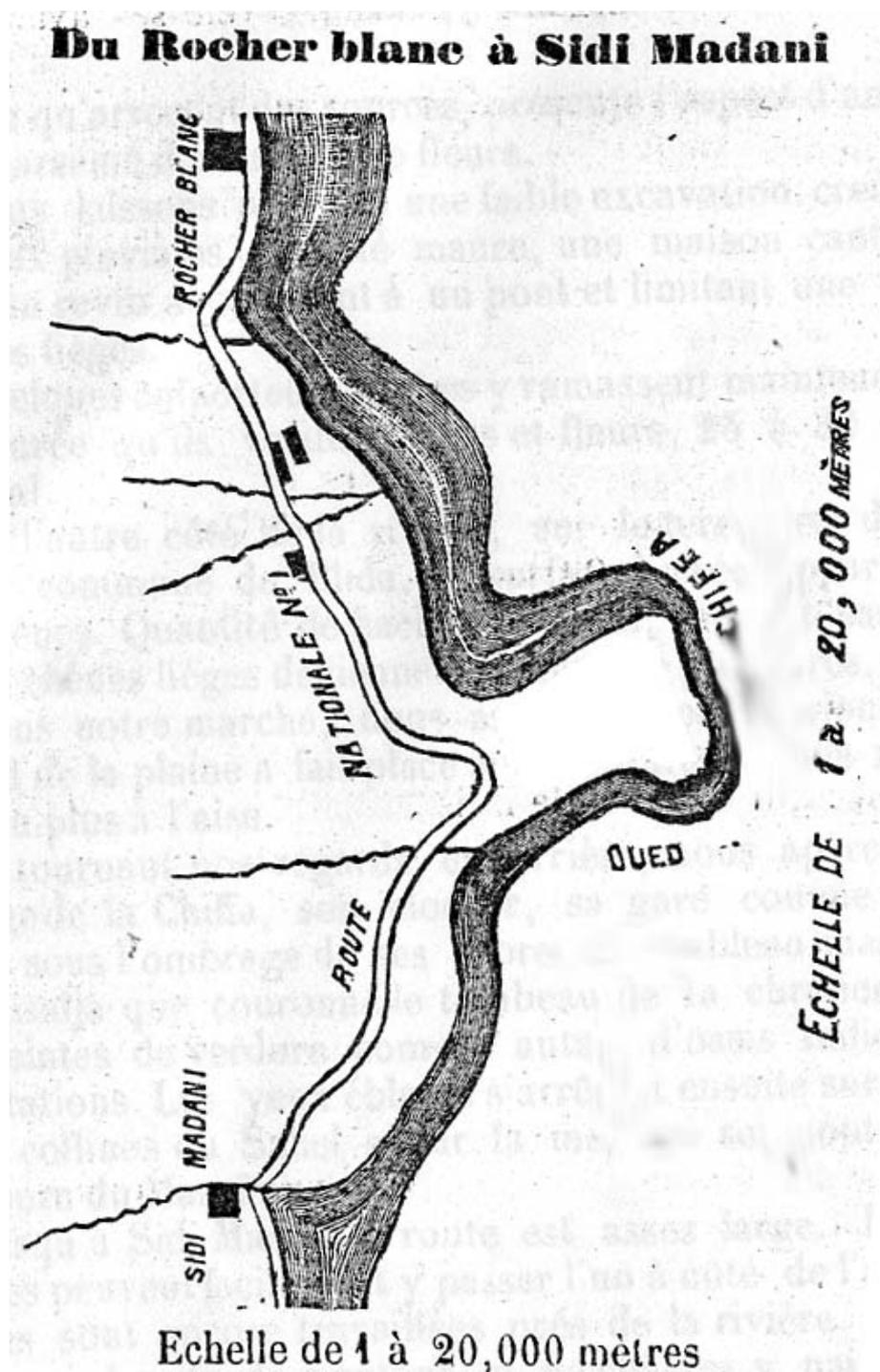
Liés à nous par la propriété, leurs enfants peuplant nos écoles, nos collèges nos lycées, les kabyles le seront bientôt par la langue et par le souvenir des luttes, des souffrances du passé comme par les perspectives de l'avenir, dès maintenant ils comprennent qu'ils doivent être dévoués, autant que les Français eux-mêmes, à la défense du sol et du drapeau.

Nous sommes arrivés au Rocher Blanc. Nous nous arrêtons un instant; nous prenons le frais ensemble, nous ne quittons pas les délices de ce séjour sans penser à le revoir le lendemain.

Depuis son point de jonction avec la route de Blida jusqu'à cette station, la voie a été tracée en ligne droite. Ses bords sont plantés de caroubiers, de platanes, de saules, de frênes et de mûriers.

Nous voici de retour à la Chiffa. Comptant l'aller et le retour, nous avons accompli sans fatigue un parcours d'environ huit kilomètres.

III : Du Rocher blanc à Sidi Madani



Pendant que je sommeille encore, Moklar frappe doucement à la porte de ma chambre, m'invitant à me lever et me disant qu'il est temps de partir.

J'ouvre les yeux, le soleil éclaire une partie de la pièce, il est bien levé depuis une heure au moins. J'entends la corne du berger public

qui appelle bœufs et vaches, moutons et chèvres pour les mener paître sur le terrain communal, d'où il ne les ramènera qu'aux approches de la nuit.

Aussitôt descendus de voiture mon guide et le mulâtre se retirent à l'écart, vis à vis le Rocher Blanc, derrière le barrage de l'oued; ils mettent près d'un quart d'heure à secouer la poussière de leurs burnous et faire leurs ablutions accoutumées.

Pour construire la voie, à partir de ce point, il a fallu tailler une ouverture à ciel ouvert. Les rochers semblent d'une seule pièce et sont blancs comme neige.

On a déjà signalé à l'entrée des Gorges l'existence de calcaire hydraulique. En y créant un four à chaux, tout porte à croire que les débouchés de la marchandise seraient assurés. Cette création présente toutes conditions d'éléments de richesses.

Entre le chemin et l'Oued, les terres commencent à devenir profondes, sont en pentes douces, et couvertes de lauriers roses. Tout à côté, on va recueillir une abondante moisson de céréales. Nous contournons, Moktar et moi, et ne voyons plus notre voiture et le mulâtre qui est resté au Rocher Blanc.

Au-dessus de notre tête, une jeune kabyle marche sur un sentier où il y a à peine place pour mettre les pieds. Elle va lentement vers une fontaine, la cruche vide sur la tête. Sa désinvolture onduleuse, pleine de grâce et d'abandon, ses pieds, ses jambes et ses bras nus, son unique vêtement: un haïk blanc de laine, noué à la taille par une ceinture, rappellent !a Rachel de la bible.

Ce sentier, suspendu sur un ravin desséché, est le seul qui conduise à la maison de son père.

Après un quart d'heure de marche nous trouvons sur notre gauche une habitation rustique derrière laquelle attenantes à la rivière, se voient toutes les cultures maraîchères et toutes les plantations de la région.

Aucune parcelle de terrain n'est négligée. Ainsi cultivé, ce lieu qu'arrosent des sources, présente l'aspect d'un verger, tout parsemé d'arbres et de fleurs.

Nous laissons à droite une faible excavation creusée par les eaux pluviales, un café maure, une maison cantonnière, puis un ravin aboutissant à un pont et limitant une forêt de chênes lièges.

Quelques colporteurs arabes y ramassent maintenant de la centaurée qu'ils vendent, tiges et fleurs, 25 à 30 francs le quintal.

De l'autre côté de la rivière, sur le territoire des Beni-Sala, commune de Blida, la surface boisée appartient aux indigènes. Quantité de haches coupent, coupent sans cesse, et les chênes lièges deviennent de plus en plus rares.

Dans notre marche, nous ascensionnons toujours. L'air chaud de la plaine a fait place à un air frais. Nous respirons un peu plus à l'aise.

En tournant nos regards en arrière, nous apercevons le village de la Chiffa, son clocher, sa gare comme un petit point sous l'ombrage de ses arbres, le tableau magique de la Mitidja que couronne le tombeau de la chrétienne avec des teintes de verdure comme autant d'oasis indiquant les plantations. Les yeux éblouis s'arrêtent ensuite sur les longues collines du Sahel et sur la mer qui se montre par la coupure du Mazafran.

Jusqu'à Sidi Madani la route est assez large. Deux carrosses peuvent facilement y passer l'un à côté de l'autre. Les terres sont encore travaillées près de la rivière. Des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres y paissent pendant que nous passons.

Nous contournons, et adieu la Chiffa, adieu les oasis de l'immense panorama de la Mitidja; nous ne voyons plus que l'oued qui coule en bas à notre gauche, que roches nues semées ça et là, et faisant contraste avec une végétation vigoureuse.

Quand le bord de la route est par trop à pic, pour y éviter des accidents, on y a placé des pierres debout de nature d'ardoise. A droite, de distance en distance, les mamelons surplombent une partie

de la voie. Les flancs des monts se baignent sur les bords de l'oued et s'y mirent comme une naïade dans une glace de cristal.

Nous ricochons presque à angle droit, et nous arrivons à Sidi Madani, 64^{ième} kilomètres, dont l'unique maison se trouve dans une encoignure, elle est située à droite et précédée d'un café maure.

La devanture, blanchie comme un cygne sur toute sa face, est complantée de caroubiers greffés, qui rapportent 15 à 20 francs par arbre à chaque cueillette.

Du reste, jusque là, tous les contreforts sont parsemés de ces précieux arbres, dont un certain nombre sont à l'état sauvage.

Les propriétés nutritives du caroube sont suffisamment connues des kabyles qui en nourrissent leurs ânes et leurs chevaux, et recherchent pour eux-mêmes ce produit alimentaire.

Nous entrons dans le café maure où on festoie. Un vieillard à barbe blanche, par son attitude, semble être le chef de l'assemblée.

Deux aïssaoua dansent aux sons du tam-tam. Ils s'arrêtent, font des mouvements de tête en avant, de tête en arrière. La sueur ruisselle sur leur visage. Au bout d'un moment, l'un d'eux prend un rasoir, ouvre la bouche démesurément, et se fend la langue en forme de croissant. L'autre promène de la poix brûlante autour de sa tête. Il se brûle le visage, puis s'enfonce un clou dans le ventre, le premier sort ses yeux de l'orbite pendant que le second mâche des piquants de figuiers de barbarie

Le vieillard pousse un morceau de verre cassé. Les aïssaoua se le disputent. En un clin d'œil, il est broyé et avalé.

Voilà le tour des scorpions vivants. Ils sont croqués et avalés comme le verre.

Enfin le grand prêtre tire de dessous son burnous une couleuvre. Chaque aïssaoua se fait successivement mordre la face par l'effrayant reptile.

Ce spectacle est horrible.

La couleuvre mord en plusieurs endroits.

Un aïssaoua la prend par la tête qu'il met dans sa bouche, l'autre la saisit de ses dents, par la queue, et tous deux, mastiquant, la font disparaître dans leur estomac en quelques secondes. Ainsi finit la sainte communion de ces fanatiques. Les aïssaoua tombent alors en extase la face contre terre.

— Djibhou elmah! (Donnez-leur de l'eau) murmure le vieillard.

Tout cela est fait pour l'amour du Dieu unique. Si un de ces furieux se tue:

— C'était écrit ! dit-on.

Et pas un mot de plus.

Voilà où mène le fanatisme, fanatisme insensé.

Nous sortons.

Voici une légende des *Aïssaoua* que j'ai glanée de ci et de là:

Sidi Mohammed ben Aïssa résidait à Meknès (Maroc) chargé de famille et de misère. Dieu le fit enfin riche.

Ce sidi groupa autour de lui cent disciples ou *khouan*.

Moulaï Ismaïl, sultan d'alors, résolut d'expulser celui qui grandissait tout près de lui en autorité et en sainteté.

On était à l'*Aid-el-Kebir* quand Aïssa invita ses *khouan* à venir le voir.

Tous vinrent. Aïssa leur dit :

— A l'occasion de cette belle fête on égorge des moutons. Moi, je vous ai choisis pour vous tuer! Entrez, entrez!

Les *khouan*, voyant qu'ils allaient être offerts en holocaustes, hésitaient à entrer dans la maison.

Fidèles à leur serment, quarante y entrèrent quand même, et quarante fois, on vit le sang couler au dehors. Les soixante autres *khouan* furent épouvantés.

Moulaï Ismaïl envoya une armée pour s'emparer de Sidi Aïssa. Ses soldats trouvèrent les quarante khouan qui dépouillaient; dépeçaient, faisaient cuire et mangeaient les morceaux des moutons.

C'était le sang de ces animaux qui avait coulé et causé tant d'effroi.

Moulaï Ismaïl, ne voulant pas paraître avoir tort aux yeux de ses sujets, exila Sidi Aïssa.

Ce dernier, déjà proclamé saint, se dirigea avec sa famille et ses disciples, vers un endroit nommé Hameria. Un jour on ne rencontra rien pour manger, et comme les *khouan* se plaignaient :

— Mangez du poison leur dit Aïssa.

—

Ils se mirent à chercher sous les pierres des serpents et des scorpions qu'ils mangèrent,

De là la croyance que les Aïssaoua peuvent manger tout ce qu'ils veulent.

Arrivés à Hameria, les exilés s'y fixèrent.

Le sultan Ismaïl essaya de lutter avec le marabout.

Aïssa resta toujours le plus fort.

Moulaï Ismaïl, après la mort de Sidi Aïssa, pensa que Dieu s'était retiré de ses khouan, et il résolut de les faire périr. Il les fit venir dans un endroit où il avait fait mettre des scorpions, des serpents, des feuilles de figuiers de barbarie, et des poisons violents. Il ordonna ensuite aux khouan de tout manger.

A la pensée de Sidi Aïssa, et encouragés par une femme, ceux-ci se précipitèrent sur l'horrible festin qu'ils eurent bientôt fait disparaître.

Reconnaissant le doigt de Dieu, Moulaï Ismaïl laissa désormais en paix les khouan ou aïssaoua de Sidi Mohammed ben Aïssa.

Pendant que mon œil se repaît des collines onduleuses et à pente douce des Béni Sala, l'idée me vient de remonter l'Oued R'zer ou Zaguel qui coule au fond d'un ravin, passe sous un ponceau à Sidi Madani, et se réunit à l'Oued Chiffa, peuplé d'anguilles et de barbots, surtout à cet endroit.

Un grand nombre de petites sources, filtrant à travers les parois des roches, alimente ce ruisseau.

Nous obliquons à droite.

Dans ce défilé, dont le fond est couvert de lauriers roses fleuris, un air frais circule, rapide et plain d'aromatiques émanations.

Beau dans tous le temps, il le devient surtout à l'époque des grandes chaleurs, alors que les moissons terminées, dans les plaines non irrigables, tout brûle et disparaît. L'ombre légère, fraîche et douce projetée par les feuilles flexibles des arbres, invite au recueillement, au repos. Le rossignol, la fauvette, le chasseur d'Afrique et mille autres oiseaux voltigent au milieu des rameaux touffus, égayant de leurs chants divers le calme délicieux qui entoure.

Sous les voûtes des oliviers, qui acquièrent des proportions énormes, favorisés comme ils le sont par un climat où les gelées ne l'atteignent jamais, croissent: pêchers, abricotiers, figuiers, grenadiers, jujubiers, orangers, citronniers, caroubiers, ornant les vergers, nourrissant de leurs fruits, et entre lesquels des vignes serpentent en torsades gigantesques.

Une vraie image de la Bétique si admirablement décrite par Fénelon. Partout, mais principalement dans les pays chauds, l'eau est le principe de la production, et par suite de la population.

Qu'une fontaine tarisse, il ne reste bientôt plus autour d'elle d'autre trace que des ruines.

Chaque côté du ravin, se groupent les maisons. Le sol irrigable attenant aux habitations est converti en verger, qu'une enceinte de cactus protège contre les maraudeurs. Là on trouve la flore algérienne, d'une variété sans pareille, qui embaume l'air de ses mille parfums. La végétation est luxuriante et d'une richesse de ton merveilleux. Tous les ravissements se présentent à la vue autour des demeures des habitants, autant de nids d'ombrage, asiles de paix, de simplicité et de bonheur.

Promenade charmante remplie d'attraits, d'imprévu pour le touriste, amateur des émotions réelles, de la grâce, du sentiment, de la sévérité. Sites pittoresques, sites étranges, sites terrifiants surtout quand on s'aventure dans une escalade, où des multitudes d'obstacles obligent à une gymnastique qui est le plus souvent dangereuse.

Tournant mes regards à droite et à gauche, je me sens de plus en plus ébloui dans ce milieu parfumé comme un encensoir.

Un olivier gigantesque, au tronc noueux, vêtu de son mince feuillage, d'un vert gris d'argent, des caroubiers à la ramure tourmentée, au feuillage ciselé, les grands pins, les élégants palmiers, beaux spécimens de la végétation orientale, attirent plus spécialement ma vue.

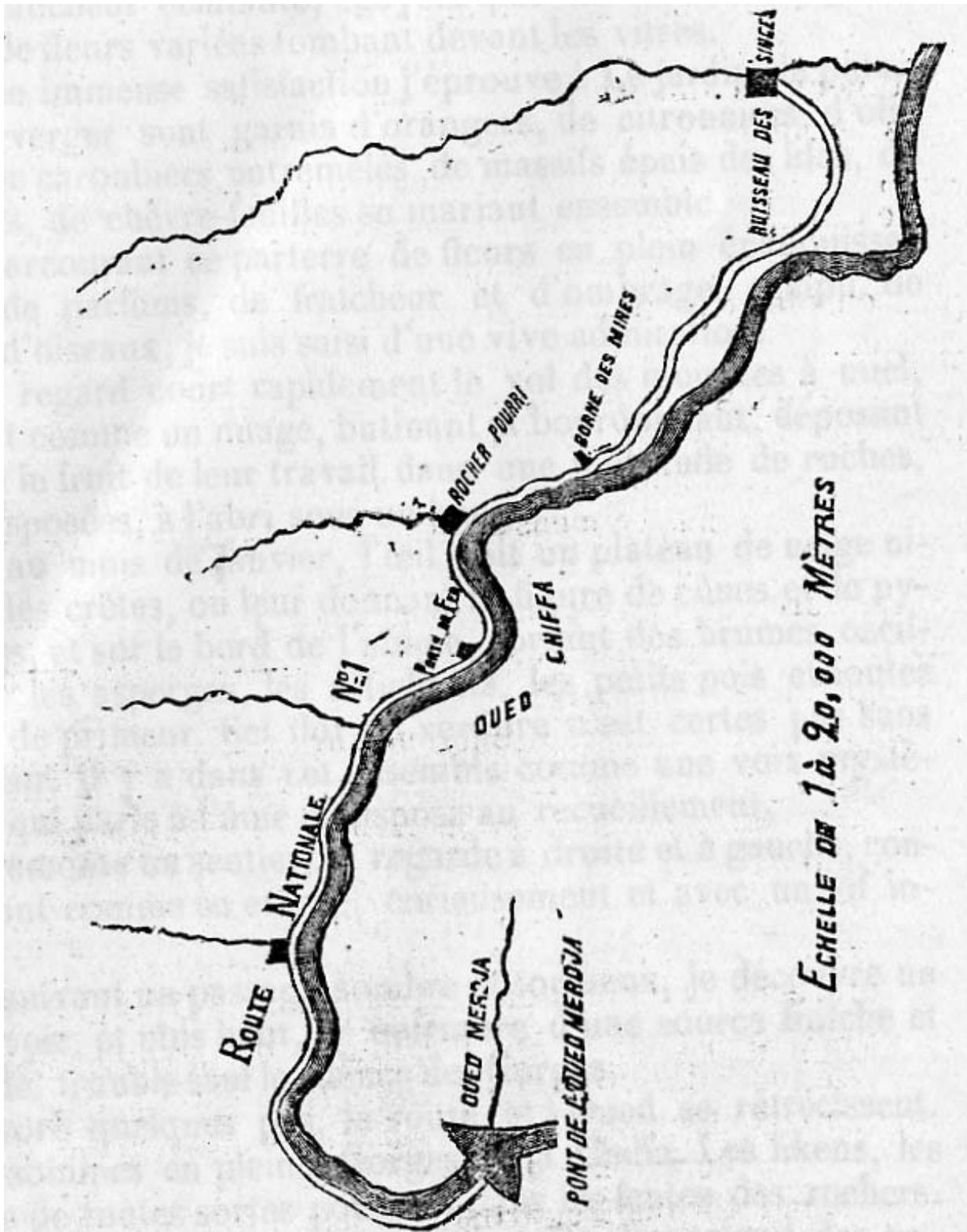
Un lézard se lève sous mes pieds, court sur la pointe des rochers, et cette distraction amène dans mon esprit un contraste plein de charmes.

Une multitude d'abeilles butinent sur les fleurs. L'exploitation si simple et si peu coûteuse de l'apiculture, est encore peu pratiquée par les Kabyles. Les mouches sont logées dans des ruches horizontales en roseaux et en liège.

Nous arrivons à Oumfouf, ayant parcouru trois kilomètres depuis Sidi Madani, et nous y croyant encore pour ainsi dire. La présence d'un chrétien est rare dans la tribu, aussi les femmes et les jeunes filles, tout en se dissimulant de leur mieux, m'ont-elles observé avec attention.

Rochers mousseux, arbres élégants, tout ici frappe l'imagination. L'exploration et l'étude sérieuse de ce ravin seulement par un futur maître, artiste en peinture ou en sculpture, exercerait une influence salutaire sur ses conceptions en élevant sa pensée, et lui montrant à nu les secrets tableaux éblouissants que les rayons du soleil criblent de myriades de points argentés.

IV : De Sidi Madani au RUISSEAU DES SINGES



Il est à peine sept heures. La journée sera belle comme hier. Les apparences, du moins, le font présager. Mon guide et moi arrivons

en même temps à la voiture. Le mulâtre lève sa casquette et salue avec un air imposant de gravité. En vingt minutes, il nous conduit à Sidi Madani. Comme la distance entre ce point et le Ruisseau des singes est la même que celle qui le sépare du Rocher blanc, j'irai à pied jusque là et en reviendrai de même. Il est, du reste, plus facile d'observer à pied qu'en voiture.

Nous faisons à peu près 800 mètres en avançant vers une sorte d'oasis située sur notre gauche, vrai paradis terrestre, où réside un chef cantonnier, sa femme et six enfants dont ce couple fécond a gratifié la colonie.

Sûrs de trouver un respectueux accueil, d'après Moktar, nous suivons un sentier qui contourne, serpente, et aboutit au centre de la baie arrondie, fort coquette, où se trouve l'habitation.

Un amas de roches énormes ont été précipitées du haut des monts sur la plage. Le verger est entouré d'une bordure de figuiers de barbarie. Près de la route, le terrain se relève

En ce moment, le soleil répand sa lumière éblouissante, traverse de ses chauds rayons le papillotement des verts feuillages, dessiné en paillettes lumineuses, la masse des plantations aux senteurs odorantes. Les sommets des monts ont une couleur de feu. Quel pinceau assez puissant pour fournir cette incandescence, autant d'or en fusion qui les illumine !

Nous voici près d'un berceau au-dessous duquel la vigne enlace ses rameaux grimpants.

La mère de famille, assise dans une pose gracieuse, la tête inclinée sur l'épaule, en jupon court, portant la camisole de toile légère, coiffée d'un chapeau de paille, tricote la laine, tout en chantant pour endormir son dernier né qui repose sur ses genoux.

Dans un massif de verdure, s'agitent les autres bébés, aux joues roses et rebondies, semblables à de gros boutons au milieu d'une corbeille de fleurs.

Celle mère se lève et nous reçoit avec une parfaite amabilité.

Le berceau est encadré entre deux constructions rustiques d'une blancheur éclatante, égayées par leurs volets enguirlandés de fleurs variées tombant devant les vitres.

Quelle immense satisfaction j'éprouve ! Le jardin, le potager, le verger sont garnis d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de caroubiers entremêlés de massifs épais de lilas, de volubilis, de chèvre-feuilles se mariant ensemble.

En parcourant ce parterre de fleurs en plein épanouissement, de parfums, de fraîcheur et d'ombrage, rempli de chants d'oiseaux, je suis saisi d'une vive admiration.

Mon regard court rapidement le vol des mouches à miel, formant comme un nuage, butinant et bourdonnant, déposant ensuite le fruit de leur travail dans une multitude de ruches, bien disposées, à l'abri sous un hangar.

Là, au mois de janvier, l'œil voit un plateau de neige nivelant les crêtes, ou leur donnant la figure de cônes et de pyramides, et sur le bord de l'abîme, sortant des brumes oscillantes, les asperges, les artichauts, les petits pois et toutes sortes de primeur. Cet îlot de verdure n'est certes pas sans grandeur. Il y a dans cet ensemble comme une voix mystérieuse qui parle à l'âme et dispose au recueillement.

Je remonte un sentier, je regarde à droite et à gauche, contemplant comme en extase, curieusement et avec un vif intérêt.

En suivant un passage sombre et tortueux, je découvre un abreuvoir, et plus haut, le murmure d'une source fraîche et limpide, trouble seul le silence des Gorges.

Encore quelques pas, la route et l'Oued se rétrécissent. Nous sommes en pleines Gorges de la Chiffa. Les lichens, les herbes de toutes sortes poussent dans les fentes des rochers.

A gauche, les rochers sont à pic. On a construit des parapets, souvent très profonds, avec des pierres schisteuses, à partir de cet endroit, presque sans interruption, jusqu'au delà du Rocher pourri. La

voie serpente constamment, et sur bien des points, il n'y a place seulement que pour le passage d'un véhicule.

Je m'approche du garde-fou ; je baisse la tête plongeant mes regards dans le gouffre. Un singe boit sur le bord de l'Oued. Mon ombrelle l'offusque, et en un instant, il disparaît sans que je puisse le revoir.

Jusqu'au Camp des chênes, ces quadrumanes se rencontrent à droite et à gauche de la voie.

Devant nous, à une faible distance, les escarpements des monts aux crêtes boisées ou dénudées, bornent complètement l'horizon. On est comme dans le fond d'un entonnoir. Les roches noirâtres sont hérissées de pointes, d'aiguilles, de saillies à angles aigus et tranchantes, d'une multitude de dentelures aux formes bizarrement composées, et sont couvertes çà et là de broussailles et d'arbustes rabougris, sous lesquels se cachent d'effroyables fentes, gueules monstrueuses de précipices béants, de gouffres insondables.

Inaccessible à l'homme, ce domaine est le refuge des chacals, des hyènes, des singes et des oiseaux de proie.

Il n'y a sans contredit, que la souplesse et l'agilité d'un singe, ou encore d'un chat-tigre qui puisse se servir des pierres en saillie comme d'échelons, grimper, monter dans les crevasses de ces gigantesques rochers.

Les singes sont dans leur caverne comme dans une forteresse ayant pour rempart les roches perpendiculaires au précipice et les broussailles entrelacées, sous lesquelles ils se dérobent à toute vue, et se frayent des chemins à leur unique usage, où le touriste le plus hardi ne s'est jamais engagé.

Leur retraite est ainsi cachée à tous les yeux, et, obstacle impossible à franchir, séjour inabordable, ils sont naturellement défendus contre les attaques de l'homme et des fauves qui les entourent.

Habitué à ce genre d'exercice, dédaignant tout danger, souple comme un gant, il retourne la tête, et nous regarde en grimaçant et ayant l'air de nous porter un défi.

Ce spectacle présente quelque chose de superbe qui cause un ravissement, une impression indéfinissable. Il est d'une originalité typique, on est en quelque sorte galvanisé.

De distance en distance, sur les versants, jaillissent des sources. L'air est pur et doux, tout chargé d'émanations bienfaisantes.

Plus nous avançons, plus les Gorges augmentent d'altitude, plus elles sont plaines de fraîcheur, plus leurs sites sont superbes, étranges, grandioses, plus leurs paysages sont délicieux, plus enfin mon enthousiasme augmente par les panoramas splendides que je vois dans cette partie si pittoresque si accidentée.

Pendant l'hiver, d'ici le Rocher noir, il arrive quelquefois que des blocs saillants font entendre un craquement sinistre, se détachent tout à coup de la masse et dégringolent avec un bruit semblable à celui du tonnerre, obstruant la voie qui n'est plus alors praticable pendant plusieurs jours.

Nous avons trouvé deux ravins sur notre droite.

Des entrailles des flancs balafrés des monts des Béni Sala, l'eau sort en bouillonnant et écumant par des fentes faites aux roches tourmentées, déchirées; elle glisse sur la pierre noire et luisante, en rubans argentés, bondissant par degrés, formant autant de cascades jusqu'au lit de la rivière, sis de cinquante à soixante mètres de profondeur.

Tout porte à croire que les sources proviennent d'une même nappe d'eau ayant pu violenter les rochers basaltiques de ces parages.

Mon guide me dit qu'à droite et à gauche, jusqu'au pont de l'Oued Merdja, les chutes d'eaux sont nombreuses, mais que celles qui viennent des Béni Sala méritent surtout d'être citées.

Nous passons lentement sur l'étroite chaussée. Nous voyons s'enlever quelques hérons. On entrevoit des cimes bleuâtres, dentelées comme une fourmilière multicolore. Nous sommes arrivés à une grotte, dont

l'ouverture est à gauche du chemin. A droite, elle s'annonce par des mousses, des lierres, des capillaires, des myrtes et des bruyères. L'eau suinte en cent endroits à partir d'une grande hauteur. En toutes saisons, le flanc de ce pic abrupt est ombragé par une superbe verdure.

Nous descendons quarante marches creusées dans un bloc de schiste, peut-être faites demain d'homme, et nous nous trouvons sur une petite plate-forme à l'entrée de la mystérieuse caverne, fort élevée au-dessus de la rivière, miroitant au soleil.

La porte est fermée à clef, et nous ne pouvons y pénétrer.

En face, les monts se perdent dans les nues, et, par moments, les feux du soleil les font ressembler à un amas de lumières électriques ou au cratère incandescent d'un volcan.

Soit qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, il y a toujours place pour se mettre suffisamment à l'abri dans le voisinage. Certains malades y trouveraient probablement la santé, grâce aux conditions atmosphériques excellentes d'un pareil milieu.

Mon guide arrive, venant de chercher la clef de la grotte à l'hôtel du Ruisseau des singes.

II ouvre la porte de cette sorte de labyrinthe, endroit sauvage, humide, mais curieux à examiner comme il n'en fut jamais.

On sait que la stabilité est une masse tantôt pleine, tantôt creusé, et dont le contour est lisse, onduleux et tuberculeux. Ici, il y a comme une fine pluie qui vient de haut en bas, pénétrant par des cavités fortes étroites. Cette eau, chargée de matières en dissolution, laisse du calcaire solide à la partie supérieure et sur les côtés. A mesure que le liquide coule, le volume de ces matières augmente. Les eaux qui tombent sur le sol, forment encore des dépôts. Il en résulte des protubérances, et que la surface de la base est hérissée, fort inégale. Les dépôts occasionnés par les suintements continus sont en forme de draperies ondulées, festonnées et plissées de toutes les manières.

Il faudrait une lanterne pour mieux examiner la grotte, car il y fait trop sombre.

On peut voir encore là, toutefois, l'œuvre de l'admirable nature, toujours grande, riche et belle.

La grotte des singes est un but de visite , superbe. Une multitude de touristes, même des têtes couronnées, y sont entrés, et en sont sortis émerveillés. Je le suis aussi moi en présence des magnifiques colonnes, des dessins de plantes , des statues d'animaux, de l'architecture corinthienne, en un mot des beautés qui s'offrent à ma vue.

Il serait difficile, sinon impossible, au sculpteur le plus habile, d'imiter les singularités qui se sont produites à l'entrée et dans la magnifique caverne. C'est beau, grandiose, immense, un vrai enchantement. Bref, j'en sors passablement mouillé. En remontant sur la route, mon cœur bat si fort que je crois entendre ses pulsations.

Combien de problèmes scientifiques pourraient être éclairés à chaque étape des Gorges par une sérieuse observation ! Géologie, altitude, direction des vents, flore, faune, mines. Ce serait là un champ d'études aussi nouveau que vaste et varié, et assurément fécond en beaux résultats. Heureux les premiers qui montreront la voie ; heureux plus encore les jeunes qui se dévoueront aux mêmes efforts.

Les calcaires des avant-postes, accompagnés de matières arénacées ou argileuses, se modifient d'un grand nombre de manières au fur et à mesure qu'on avance dans les Gorges. Peu à peu les argiles schisteuses passent à l'état des schistes micacés ou talqueux, de pierres calcinées qui cèdent en s'émiettant.

Par-dessus les horizons étroits aux collines se creusant profondes, dans les coupures des montagnes, plane le vaste firmament d'azur. Et encore le soleil rayonnant, ce soleil d'Afrique allumant ses feux dans les Gorges, descendant des rampes d'une raideur vertigineuse

faisant ruisseler sa lumière éblouissante comme une pluie d'étoiles filantes au milieu d'une nuit profonde. La vue de toutes ces merveilles donne le vertige.

La route continue à dérouler ses lacets tortueux, le paysage conserve la même sévérité, les montagnes se dressent et cachent le soleil. Arrivés à l'hôtel du Ruisseau des singes, à 64 km, nous nous recueillons, nous écoutons le murmure des fontaines, l'oued qui gémit, les cascades qui mégissent, nous voyons les singes enchaînés qui gambadent.

Station du pèlerinage de presque tous les touristes, cet hôtel fait voir des sites pittoresques d'une beauté incomparable. En tout temps, l'odeur de l'oranger embaume. Le dimanche, on vient là déjeuner, on va faire une visite à la grotte ; on remonte le ruisseau, et le soir, on s'en va sous le charme des agréables heures de la journée.

Un guitariste nègre se présente devant l'hôtel, son instrument n'a qu'une corde, qu'il pince du doigt en tirant toujours le même son.

La dame du lieu ouvre une fenêtre.

Aussitôt le musicien redouble ses pincements, chantant en même temps :

— Madama bono, madama bono

—

Il poursuit cette mélodie jusqu'à ce qu'un sou soit versé dans sa chéchia (calotte).

Une expression de satisfaction inouïe se peint sur les traits de son visage. Ce sou lui procurera une galette, tout ce qui lui faudra pour prendre un repas.

Par son innocente distraction, ses contorsions et ses rires l'instrumentiste m'amuse fortement et je lui donne à mon tour une pièce de cinquante centimes.

Se plaçant en face de moi, se tordant et ricanant, il continue à jouer de la guitare en accentuant ses pincements de plus en plus.

Pendant un quart d'heure, il pousse ces cris sans interruption.

— Ya sidi bono, ya sidi bono.

—

Le bruit qu'il fait est capable de rendre sourd.

Heureusement la corde se casse, et je suis débarrassé de ses cris étourdissants.

Il a néanmoins une belle ovation : poignée de main que je lui donne, compliment de la danse qui vante son talent musical.

L'artiste accueille ces éloges avec un sourire sur les lèvres, persuadé que la perfection de son travail ne laisse rien à désirer.

Enfin il salue avec force inclinations et s'en va montrer ses talents à Sidi-Madani.

Nous partons presque en même temps.

Un voyageur kabyle nous accompagne.

Mon guide me dit à part que ses méfaits lui ont valu cinq jugements.

En passant au-dessus de la grotte, Chaban, tel est le nom du personnage, affirme qu'elle a été construite par des génies.

Il nous raconte ensuite la singulière histoire suivante : « La grotte s'étend vers l'ouest sur une longueur d'environ trente kilomètres. Voici l'origine de sa formation : Le très savant cadî, Afsa ben Allai, fidèle serviteur de Dieu, en grande estime parmi les vrais croyants, rendait la justice dans nos tribus. Une nuit, Boudissa ben Gaïou vole la vache noire de Bou Merzoug. Sitôt le larcin découvert, le volé suit les traces du voleur. Il découvre l'endroit où la bête a été occise et dépecée. Aucune trace de morceaux, dont une partie avait sans doute été mangée et l'autre mise en silos. Dans son esprit, plus de doute, Boudissa ben Gaïou est le voleur. II le cite à comparaître devant le puissant cadî. Celui-ci invite les parties à venir le trouver le lendemain, à midi précis, au marabout de Sidi Yahia, le plus vénéré

de la contrée. Le cadi arrive le premier, puis Bou Merzoug, enfin Boudissa bei Gaïou. Tous ainsi réunis, le cadi tenant le saint livre ouvert ils se placent autour du tombeau du marabout, Afsa ben Allal rompt alors le silence en prononçant du ton d'un inspiré:

— Tout sectateur du prophète qui se parjure sur les cendres du vénéré Sidi Yahia, meurt infailliblement dans l'année, s'il ne meurt pas sur le champ. Ainsi donc il s'agit ici de dire la vérité, rien que la vérité.

— Je suis venu pour la dire, répond Boudissa ben Gaïou, un peu troublé.

— Tu es accusé par Bou Merzoug, ici présent, d'avoir volé sa vache noire, de l'avoir tuée, dépecée et mangée.

— Qu'il en donne la preuve?

— C'est précisément parce qu'il n'a pu en trouver parmi les hommes que tu es appelé près du bienheureux marabout qui va l'entendre, et selon ce que la langue dira, l'absoudra ou le condamnera.

— Je me sens indisposé, objecte Boudissa ben Gaïou, le voyage m'a fatigué, le siroco me donne des étouffements, illustre cadi, je t'en conjure, remets cette affaire à plus tard !

— Je ne saurais attendre !

Le cadi se met à prier, levant les yeux au ciel, et au bout de dix minutes, il reprend :

— Boudissa ben Gaïou, devant Dieu et le prophète, sur les restes de Sidi Yahia, le grand auprès du Très-Haut, lève le bras, et jure que tu n'as ni volé, ni tué, ni dépecé, ni mangé la vache noire de Bou Merzoug;

— Je le jure ! fait-il en levant le bras, visiblement impressionné.

« Aussitôt la vache noire beugle trois fois dans son ventre

« Le parjure tombe raide mort.

« La terre tremble, le ciel s'obscurcit. Le cadi et le volé sont saisis d'une religieuse frayeur quand deux génies aux yeux enflammés

surgissent de dessous terre, s'emparent de Boudissa ben Gaïou, l'emportent.

» La grotte fut commencée et achevée par les génies, pendant la nuit d'après le jour de cet événement. Au milieu est une fournaise ardente où Boudissa ben Gaïou brûle sans relâche avec les démons. Cet endroit est si bien caché que personne n'a jamais pu le découvrir. A peine a-t-on pénétré dans la grotte qu'il faut se courber le dos comme un arc, et après avoir fait une trentaine de pas, on recule d'épouvante à la pensée des génies et de la triste fin de Boudissa ben Gaïou. Et certaines nuits, après une fête, par un temps calme, si on met l'oreille sur la cime de la montagne dans laquelle est enfermé le malheureux, on entend la vache noire beugler, et une voix humaine qui ressemble des gémissements.

— Quand j'étais jeune, répond mon guide, mon père m'a appris toutes ces choses. Il m'a dit encore que les génies tenaient là cachés des amas d'or, de pierreries et de diamants. Ce qui est arrivé à Boudissa ben Gaïou démontre combien il est dangereux de mentir au marabout de Sidi Yahia.

—
Chaban, qui a parlé en kabyle, interroge mon guide qui connaît cette langue et le français.

L'homme qui est avec toi, dit-il, ne comprend sans doute pas le kabyle?...

— Nullement !

Je puis alors causer. Eh bien ! si Boudissa ben Gaïou, au lieu de s'attaquer ainsi à un vrai croyant, avait volé, tué, dépecé et mangé la vache noire d'un chien de chrétien, il aurait bien fait serment et juré cent fois au marabout de Sidi Yahia qu'il ne serait pas mort et n'aurait pas été emporté par les génies ! .

— Mon guide se tourne vers moi, et me dit tout bas :

C'est un repris de justice ; laissons-le expectorer son venin !

Et après s'être tu un instant, Chaban reprend :

— Tu viens de parler de ton père. En ce temps-là, notre nation était fière, intrépide; il n'y avait que de vigoureux guerriers, développant de larges poitrines, déployant des bras d'acier. Nos ancêtres attaquaient les voyageurs et les *Roumis* qui cherchaient à franchir nos montagnes. Je le constate avec tristesse, les enfants d'aujourd'hui ont bien dégénéré. Oui, c'est honteux de l'avouer, les jeunes gens ne sont plus que des jeunes filles. Ils n'osent voler les *roumis*! Tout au plus s'ils leur prennent quelques épis d'orge et quelques fruits. Le courage s'en va. Je suis indigné de tant de mollesse. Il y a peu de temps encore, on prenait les chacals à la course, on étranglait les hyènes dans leurs trous, on se prenait corps à corps avec une panthère, et on lui crevait le ventre d'un seul coup de pied, on terrassait même le sultan des animaux, on coupait la tête aux roumis, tandis que maintenant, hélas! la génération déchuë prend des bains de lézard au soleil, fuit les chacals comme des lièvres, tremble en passant devant le trou des hyènes, s'éloigne à toutes jambes quand elle entend la voix de la panthère et du lion, et ne prendrait même pas un sac de farine à un chien de chrétien. Si les vrais croyants voulaient secouer le joug, déployant subitement tous ensemble leurs forces, ils terrasseraient les infidèles comme on renverse des cruches pleines d'eau ! De leurs vêtements, ils feraient des couvertures aux ânes qui seraient fiers de porter ces dépouilles des vaincus!

Les jugements de Chaban lui pesaient sur le cœur.
En s'exprimant ainsi, ses yeux injectés de sang lançaient des éclairs, et un sourire sardonique relevait les coins de sa lèvre.

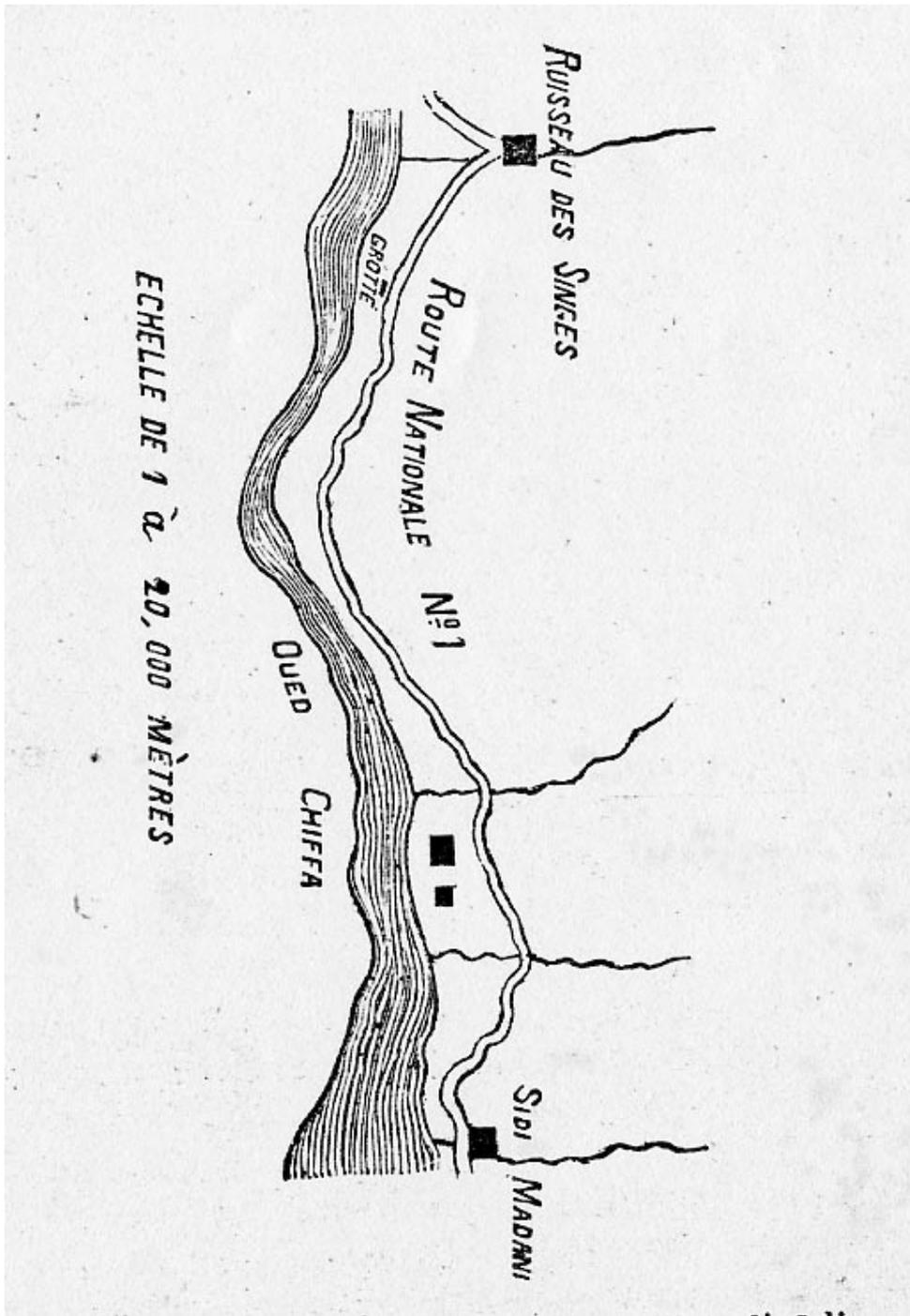
Nous arrivons à Sidi-Madani.
Les chevaux sont prêts à partir.
Mon guide s'approche de moi, me priant de ne pas inviter Chaban à monter avec nous.
La figure rébarbative de ce personnage me déplaît trop pour que j'agisse différemment.

Au bout de 5 minutes, nous ne voyons plus en arrière ce grand et brun gaillard, maigre, ayant les jambes nues et toutes souillées de boue.

C'est alors que mon guide me donne le sens des paroles de Chaban. Pour clore ce chapitre, touristes, je vous dirai : Dans votre exploration des Gorges, n'oubliez pas de voir la grotte.

V

Du Ruisseau des Singes au pont de l'Oued Merdja



Ce matin mon guide et le mulâtre ont l'obligeance de venir tous deux me chercher. Cinq minutes après, un vigoureux coup de fouet dégourdit les jarrets des chevaux, et nous roulons comme poussés

par un vent impétueux pendant que, semblable à un océan d'azur, un beau ciel bleu se déroule sur nos têtes.

Les oiseaux nous saluent en gazouillant dans les arbres, où la brise chuchote des accords charmants.

En revoyant les délicieux vergers que j'ai déjà peints, autant de lambeaux échappés à la fureur de l'ange qui, pour une pomme, extermina le beau jardin de nos premiers parents, mon imagination s'exalte et me plonge dans une douce rêverie. Un bon moment, je suis dominé par l'effet de cette nature fasciné par l'ensemble revêtant un caractère solennel et poétique.

La voiture s'arrête devant la devanture de l'hôtel du Ruisseau des Singes. De vastes dépendances : écuries, remises, jardins, vergers, eaux claires, ont transformé ce lieu, autrefois solitaire et sauvage en l'un des plus riants séjours de l'Afrique. Brillante métamorphose obtenue par l'administration et l'initiative individuelle.

Un aqueduc porte l'eau à la fontaine qui fait jet du bienfaisant liquide. Si on ne voit de singes qu'à l'état de domesticité, presque toujours en levant la tête, on découvre quelques vautours, quelques aigles comme de petits points dans la nue qui planent en décrivant des cercles mystérieux.

On est là comme dans le coin d'une coquille. En se rapprochant, les montagnes s'alignent et se redressent fièrement. Le ciel éblouissant les inonde de sa blanche lumière.

Que cet ensemble est beau !

.Après avoir jeté un coup d'œil sur la physionomie des monts, je cesse mes exclamations et contient mon enthousiasme.

Sous des figuiers étalant leur verdure, trois singes maintenus par de longues chaînes, cabriolent, grimpent et font des sauts prodigieux. De plus, le voyageur peut contempler des singes et des chiens en peinture, œuvre d'un officier-artiste, M. Girardin,

En décampant, j'entends les haches des indigènes qui, heureux de détruire, coupent des oliviers sur un plateau des Béni Salah ; si peu que cela continue, ce sera l'anéantissement des réservoirs naturels qui, par leur attache bienfaisante avec les nuages, entretiennent la fertilité des terres.

Au départ, le soleil épandait les flots de sa lumière sur notre tête. Après que nous avons cheminé un quart d'heure, le disque éblouissant disparaît, et, à notre droite, les monts semblant vouloir se précipiter sur la voie, se détachent noirs sur la pourpre des derniers rayons de l'astre du jour.

Des roches friables ou schistes ardoisés forment parapets sans discontinuité. Les versants des Béni Salah flamboient sous le soleil. Ils éblouissent. L'œil effrayé de tant de splendeur, se réfugie dans la profondeur de la teinte bleue du ciel, pleine de sérénité et de paix. L'oued coule à cent mètres au moins de profondeur, entre le pied des parapets et les monts d'un noir d'ébène des Béni Salah, sur un lit de cailloux roulés et de sable mouvant.

A des dates néfastes, quand nos soldats passaient sur ce chemin de trois à quatre mètres de largeur, des cris sauvages s'échappaient subitement des crêtes des monts des Mouzaïa qui la bordent. Les insurgés, cachés dans les rochers, embusqués derrière les broussailles, ouvraient sur eux un feu des plus violents, et faisaient dégringoler des blocs immenses, qui portaient le ravage et la mort sur leur passage, allant dans une course furibonde jusqu'au milieu de l'Oued.

Nos troupiers ripostaient avec adresse et intrépidité, mais que pouvait leur courage contre des ennemis invisibles, n'attaquant jamais que de faibles détachements ! Il ne leur restait pour ressource et conserver la vis sauve que de fuir à la débandade.

Et bientôt, les fanatiques criant victoire, on apercevait de gros nuages de fumée qui obscurcissaient le ciel, et en dessous, d'immenses gerbes de flammes jetant une lueur blafarde et sinistre sur la cime des monts et jusque dans les entrailles des Gorges.

Du haut de ces montagnes, le soleil se lève et se couche avec une pompe vraiment royale. C'est un spectacle vraiment féerique. En France, on voit certes quelques beaux effets du soleil levant et de soleil couchant, mais rien de cela n'est comparable aux effets du levant et du couchant des Gorges, qui semblent vouloir tout embraser à l'aurore et avant le crépuscule. A ces moments, toutes les richesses des harmonies vénitiennes se trouvent étalées.

La nuit, le ciel est brillant d'étoiles ; la lune, dans son plein, produit un effet idéal de désordre, d'ombres, de lumière projetant en silhouettes capricieuses la tête des monts au fur et à mesure qu'elle s'éloigne ou se rapproche de l'horizon.

Nous chevauchons en zigs zags multipliés.

La voiture publique qui porte les dépêches à Médéa, nous dépasse au rond point. Sept chevaux la traînent, trois sont aux brancards, les quatre autres par-devant. Dans leurs veines coule un pur sang de race barbe.

L'omnibus rencontre à droite un chargement d'alfa, conduit par un charretier ivre.

Le défilé est étroit. Toutefois il y a place pour le passage de deux véhicules.

Tout à coup, les chevaux de la diligence sont poussés sur le parapet haut tout au plus de quarante centimètres, et l'un d'eux se retrouve suspendu dans l'abîme, menaçant de tout entraîner à sa suite.

L'aventure prend une tournure tragique.

Les voyageurs, presque tous indigènes, gesticulent et crient à tue-tête.

Le conducteur devient pâle, ses traits se contractent, sa présence d'esprit ne l'abandonne pas, en une seconde, il calcule toute l'étendue du péril. Je deviens de plus en plus anxieux, quand je le vois sauter à terre et franchir le parapet, se tenant suspendu d'une manière crispée, de l'autre brandissant un long coutelas. L'énorme précipice s'ouvre béant sous lui.

Comment peindre cette scène de désolation.
Le coutelas s'abat en sifflant.

La dernière attache est enfin coupée. L'équipage est sauvé. Le cheval tombe et se tue sur le coup. Les échos des montagnes portent au loin le bruit formidable de sa chute. Demain, les passants ne verront plus que sa carcasse. Chacals et hyènes se seront rassasiés de sa chair.

Le courageux postillon se remet sur la banquette en invectivant l'ivrogne de charretier. Quand on est plein, lui dit-il avec colère, on cuve son breuvage, on se dégrise avant de se mettre en route. Je te ferai payer mon cheval. Comme on chasse un chien, ton maître mettra à la porte une brute de ton calibre.

Le charretier s'éloigne en titubant, sans dire un mot.
--Je me suis dégorgé, ajoute le conducteur, maintenant tout le monde en voiture, et partons. Je remets à bientôt de dégourdir ce mal peigné.

AU bout de cinq minutes, nous ne voyons plus la charrette et la diligence.

Tout autour, on dirait un immense jet de laves volcaniques, coulées de matières ignées, grises et noires. On sent l'action du feu qui se promène dans le sein des monts depuis un temps que le géologue le plus expert ne pourrait préciser. Les roches sont disloquées, soulevées, parfois repliées.

Sur les parois des montagnes des Beni Sala, pas un arbre, pas une plante, pas le plus petit brin d'herbe, pas un oiseau, pas un insecte. Rien que roches après roches dénudées se dressant au zénith et se confondant avec le ciel bleu. Rien que la nuée d'azur sur nos têtes, la blancheur vive de l'eau qui coule dans un lit rétréci, à une profondeur énorme sous nos pieds.

L'aspect fantastique de ces amas de basalte soutenant le poids du ciel sur leurs épaules, parle beaucoup plus à l'imagination qu'à

l'esprit. L'œil regarde avec complaisance, se promenant un instant, cherchant, à percer ces masses noires, entremêlées de matières schisteuses, d'entassements calcaires et granitiques et la pensée fait dire que cela est idéal, que le beau de l'art ne saurait atteindre au sublime de la nature.

Ici, c'est la borne des mines des monts des Mouzaïa, et, à une faible distance, le Rocher pourri, 66^{me} kilomètre, dont les blocs écroulés viennent quelquefois intercepter la route. Le 26 novembre 1859, à la suite des pluies torrentielles, le rocher s'ébranla en grande partie. L'ingénieur Bert fit démolir le reste à coups de canon ; et 100,000 mètres cubes de pierres et de terres furent précipitées dans le torrent.

Quelle douce promenade que celle de parcourir le ravin du Rocher pourri, dont les bords sont couverts de plantes à feuilles luxuriantes, frangés de délicieux bouquets de lentisques, de romarins et de cactus, où des massifs d'aubépines grimpent le long des rochers, où on respire un printemps continu, où l'air est toujours tiède, et où le ciel submerge de sa rosée sereine.

Là coule faiblement l'Oued-Tenefès.

Partout, comme une nouvelle mariée se retournant souriante vers son époux, la fleur de l'héliotrope s'incline gracieuse du côté du soleil. Nous aspirons avec volupté des senteurs délicieuses.

Nous arrivons à une petite mosquée où un kabyle, infirme, enseigne le Coran. Il fume une longue pipe et a une longue gaule à la main, qui menace et qui frappe ; il se tient accroupi sur un tapis de Turquie, pendant qu'une douzaine d'écoliers assis sur des nattes, se dandinant, criant, psalmodiant, épellent les mots du livre sacré.

En revenant aux Gorges, mon guide m'apprend que les instituteurs kabyles sont généralement prêtres, médecins, et que le peuple les choisit de préférence parmi les estropiés. Il ajoute que ceci est dans les mœurs, et que certains ambitieux simulent une extrême pauvreté et même la folie pour acquérir pareilles distinctions.

Nous gravissons toujours.

Arrivés à l'endroit désigné sous le nom de Porte de fer, le col devient de plus en plus étroit, le défilé de l'agonie commence. Il n'y a place que pour le passage d'une voiture. De distance en distance, il en est ainsi jusqu'au pont de l'Oued Merdja.

A la Chiffa, nous étions à cent dix mètres d'altitude. Là, nous en avons quatre cents, et toujours on s'élève jusqu'à Médéa.

Tout près d'ici, la légende rapporte que toute une fraction les Beni Salah, les Targhaoua ont été engloutis pour n'avoir pas voulu entendre la bonne parole d'un saint marabout lui reprochant leur impiété

Chez les Sâouda, qui vénèrent Sidi Bou Sela Hadjat, tout étranger à la tribu qui toucherait à un brin d'herbe dans un périmètre déterminé autour du tombeau du saint, serait aussitôt puni par le dessèchement de la main qui aurait consommé ce sacrilège.

Les Amchach, une autre fraction des Béni Salah, célèbrent au printemps la fête de Lella Imma Tifelleut. De son vivant, cette saine était une fée qui séduisait tous les beaux musulmans et les enchantait quand elle en était repue.

Laissons ce monde bizarre des Béni Salah, où les légendes conservent de si profondes racines.

Le soleil projette de grandes ombres. Une brise fraîche glisse rapide. Il y a dans le silence, dans l'air vif de cette partie des Gorges quelque chose qui remue l'esprit et retrempe le cœur. Le milieu du jour y serait brûlant sans le vent qui souffle mollement et vient en tempérer l'ardeur.

Voici encore un ravin. De chaque côté, une charpente osseuse, des rochers se découpant à pic, se creusant, s'avancant, allant en mourant, s'enfonçant, se redressant abrupts, s'allongeant et se déroulant en forme d'anses, offrent à l'esprit un idéal aspect.

Le paysage est rigide, imposant, sévère. Le peintre, imitateur habile, pourrait produire selon la nature de ses sentiments et l'impressionnabilité de son tempérament, désœuvrés typiques et pleines de saveur. Il faudrait avoir perdu le sentiment du beau pittoresque pour ne pas être vivement impressionné. Avec le beau, cette vue inspire le grand, l'original.

Là-bas, au-dessous d'une grande tête conique, un aigle voltige dans le fluide élastique. L'oiseau de proie tient dans ses serres un lapin, qu'il vient à l'instant de tuer et prendre. Son aire, entre trois roches surplombantes, renferme ses petits. Les aiglons vont se délecter d'un copieux repas.

Tout parle de liberté à ce souverain des airs, qui en use jusqu'à l'absolutisme, à l'arbitraire, à la tyrannie sanguinaire sur les faibles animaux dont il se nourrit.

La présence de l'homme l'inquiète fort peu. Son instinct ne lui dit-il pas qu'à part la gent emplumée, nul être vivant ne peut atteindre le casse cou qui donne entrée à son nid.

Nous rencontrons un cavalier sur un magnifique cheval. C'est le cheick de la tribu. Il est coiffé d'une énorme chéchia en palmier.

Mon guide lui parle de moi.

Je reçois aussitôt un assaut de saints.

Il descend de cheval, m'invite à y monter sa place. Je lui explique que je préfère aller à pied. Nouveaux saluts affectés. II veut absolument nous emmener chez lui.

Je refuse.

Mon guide et lui paraissent froissés de ma résistance.

Enfin le cavalier disparaît, et nous continuons notre route.

Pendant la nuit, les cris des chacals et des hyènes retentissent dans ces montagnes. Une multitude de chiens hurlent à se rompre le gosier. Ces cris mélangés ont quelque chose de lugubre, de terrifiant. Et l'hiver, quand une épaisse couche de neige s'étend sur les monts, le lion et la panthère y établissent domicile. Lorsque ces fauves aux redoutables mâchoires font entendre leurs voix, semblables au bruit

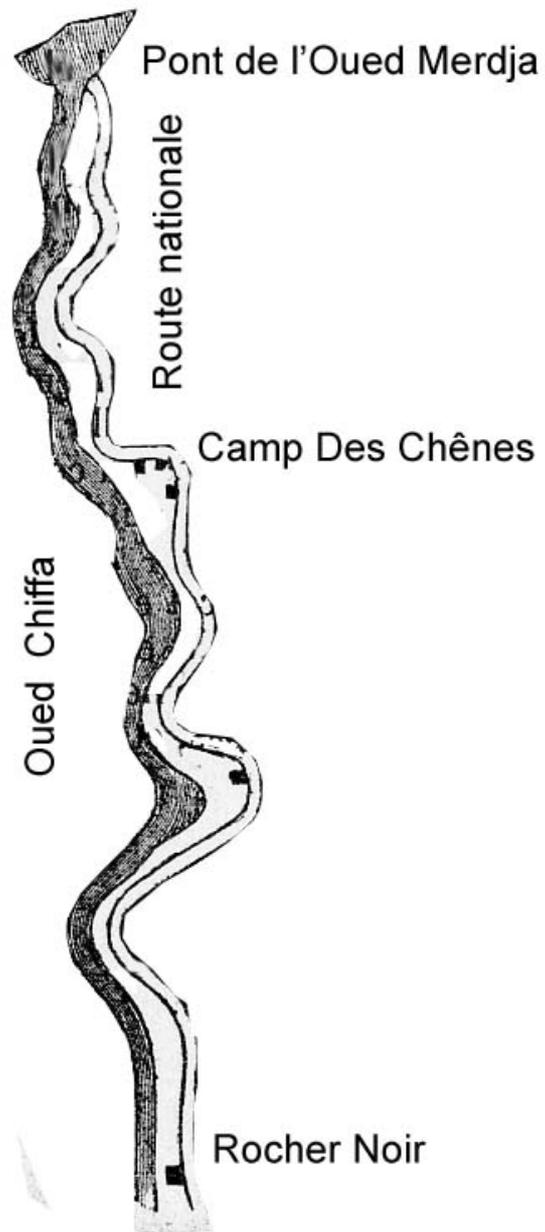
du tonnerre, chacals, hyènes et chiens se taisent en se blottissant dans leurs retraites. Là haut, un marabout au dôme blanc comme neige, se noie dans les vapeurs éthérées. Il semble placé à l'endroit où le ciel et la terre prennent fin, se fondant en un tapis d'une indéfinissable teinte.

Ici encore, ici tout près, sur l'Oued el Hammi d'énormes blocs surplombent une maison. Qu'un de ces rochers gigantesques vienne à se détacher, cette habitation sera anéantie. Sur notre gauche, il nous est impossible de compter toutes les chutes d'eaux. Quels immenses réservoirs doivent exister dans les entrailles des montagnes ! L'eau sort à une hauteur prodigieuse, et descend sous un aspect féérique, écumant, polissant et repolissant les roches tourmentées, puis tombant dans l'oued, qui la reçoit en faisant jaillir de brillantes fusées. Les Kabyles des Béni Salah voient en ce phénomène l'intervention constante de leurs saints qui se fait directement et aussi visiblement sentir.

Qui ne serait pas charmé par cet enchantement? Entre les sentiments de l'âme et de pareils effets de nature, rien ne saurait détruire les accords harmonieux.

Nous avançons de quelques pas, et nous nous trouvons sur le Pont de l'Oued Merdja.

VI Du pont de l'Oued Merdja au Rocher Noir



Ce matin, le soleil s'est éteint, un épais rideau de vapeurs ensablées obscurcit le firmament, un siroco lourd, engourdissant, souffle depuis hier soir.

Quand ce terrible vent du désert, qui semble vomi par la bouche d'un four, s'introduit dans les Gorges, la respiration est pénible, suffocante. Presque toujours, cet élément redouté est suivi de pluie.

Nous partons, haletants du pont de l'Oued Merdja.

A droite, on admire la magnifique forêt des Mouzaïa, elle appartient à l'état, qui la fait surveiller avec soin surtout à l'époque des chaleurs. Cette forêt est peuplée de chênes verts, de chênes lièges, de chênes zéens, de thuias, de lentisques, de filarias et de myrtes. Son étendue porte sur les communes de Mouzaïaville, de Médéa et de La Chiffa. Dans cette dernière, elle mesure une superficie de 1230 hectares. Le pont de l'Oued Merdja, limite les deux communes de Médéa et de La Chiffa. A gauche, l'Oued Merdja vient rejoindre l'Oued Chiffa. Près du pont, par un temps calme, on entend le tic tac d'une minoterie.

Le siroco s'apaise, mais la journée s'annonce mauvaise. Des nuages lourds passent les uns sur les autres, flottent sur le ciel et se réunissent, en masses, qui cachent la lumière du soleil.

Jusqu'au pont de l'Oued Merdja, l'oued Chiffa coule à gauche ; maintenant il est à droite, le pays est calme et d'une sauvage grandeur.

A mesure que nous avançons, les Gorges s'élargissent, les collines s'abaissent. L'auberge du Camp des chênes, 69^{ième} km, est entre la route et l'oued. Les voitures qui font des transports de marchandises, du nord au sud et vice versa, font relais à cette station appelée Camp des chênes, parce que les troupes en marche s'y arrêtent et que les chênes pullulent dans les alentours.

A côté de l'auberge se trouve un café maure.
En avant le garde de la forêt habite une gentille maisonnette.

Nous laissons derrière nous l'auberge du Camp des chênes. La vue éprouve une satisfaction pleine et entière. Les monts se déroulent avec la perspective magique d'un panorama sublime.

Tout en suivant la voie qui serpente encore, imitant les détours d'un vaste jardin anglais, de mélodieux nids de poésie apparaissent au milieu des feuillages. Des milliers de lauriers roses, de myrtes, de cactus, ombragés d'arbres aux cimes élevées, toujours fleuris, toujours verts, comme une corbeille de fleurs sur une nappe d'azur, heurtent à tout moment la pensée. La belle nature algérienne revêt partout son riche manteau d'émeraudes, agrémenté de saphirs et de rubis.

Du reste, dans tout le parcours des Gorges, il existe peu de tableaux aussi agréables à l'œil, et surtout à l'imagination. Le penseur qui conforme son existence aux règles de la morale et de la nature, ne se laisserait pas d'admirer tous les lieux qui composent ces paysages enchanteurs.

Tantôt les fleurs des gazons étincellent, tantôt les zones de schistes écaillés, à l'aspect dénudé et sévère, font un contraste frappant avec les pelouses épanouies à leur côté.

Près de l'oued, un sol graveleux porte les empreintes des pas des chacals et des hyènes. Un peu plus haut, des touffes de broussailles et d'arbustes épineux, abritent les insectes et dérobent aux regards les animaux sauvages. Et plus haut encore, des arbres plusieurs fois séculaires complètent cette harmonie quelque peu troublée, et pourtant si séduisante pour tout homme qui se plaît à surprendre les secrets de la nature.

Mon guide ouvre la marche.

--Autrefois, me dit-il, on tirait de ces montagnes, du fer, du plomb, de l'argent et surtout du cuivre. Les *roumis* embauchèrent plusieurs vrais croyants. Les jours de paye, ces derniers se rendaient à leurs demeures le cœur joyeux : le contenu du bahut s'augmentait de quelque menue monnaie, qui, ensuite, était échangée contre des

douros, puis des pièces d'or. Les jeunes gens en faisaient des piles pour payer le prix de leurs fiancées. Les hommes mariés pensaient à acheter un fusil ou un cheval. Mais il arriva que des musulmans, imitant les *roumis*, mangèrent de *l'alouf* et burent des liqueurs abrutissantes, choses proscrites par la loi religieuse. Dieu résolut de punir les renégats. Après une nuit d'orgies, le matin, quand tous les travailleurs furent au chantier, soudain la terre trembla, d'énormes blocs de pierres furent précipités dans les ravins. Il sortit aussitôt d'une crevasse immense un sifflement formidable, puis un serpent monstre, effrayant, horrible. En un clin d'œil, tous les musulmans apostats furent tués, et leur corps disparut avec le reptile. Depuis ce funeste événement, plus de travail, plus de douros et de pièces d'or dans les bahuts. Le monstre est resté vivant dans sa cachette, où on l'entend parfois siffler.

J'ai pu me convaincre que cette légende contribuait à inspirer aux Kabyles une crainte salutaire et à les tenir attachés aux maximes de la foi révélée par Dieu au prophète. Avant et après la prière, assises jambes croisées sur une natte de palmier, les vieillards la racontent aux jeunes d'une voix lente, grave et d'un air de recueillement extrême.

Chemin faisant, la fatigue ne me vient pas. Je vais lentement, tenant à bien observer.

La voie devient encore étroite.

Les éboulements sont plus fréquents dans cette partie des Gorges que partout ailleurs. Les roches sont d'un noir de jais, mais au lieu d'être compactes et solides, elles se divisent aisément sous l'influence du froid et de la pluie. En temps ordinaire, on respire ici à pleins poumons ; mais aujourd'hui, le soleil s'est éteint, le ciel est couvert d'une vapeur ensablée. Hier, la brise caressait légèrement mes cheveux et rafraîchissait mes lèvres. Cela me plongeait dans une douce et profonde rêverie. Et maintenant, une chaleur pesante m'accable et me rend soucieux.

Encore une maison cantonnière, quelques monts de plus en plus faibles, de nouveaux détours de chemin, de molles déclivités de

collines noires, les Gorges n'ont plus qu'un intérêt secondaire ; elles disparaissent insensiblement.

Nous sommes donc au terme de notre excursion. Nous prenons un instant de repos. Le ciel s'assombrit de plus en plus.

Nous revenons en pressant le pas.

Tout à coup, mon guide pousse cette exclamation qui me fait tressaillir.

-Chof ed dib ! ana al arneb ! Vois le chacal! A moi le lièvre !

Et il bondit, effaré, galopant comme un fou.

Je vois alors un chacal à la poursuite d'un lièvre.

Le chacal bondit et semble dépasser en vitesse le lièvre, qui fait des sauts prodigieux. Tous deux vont comme le vent.

Le quadrupède féroce, apercevant un homme, retourne sur ses pas avec la rapidité d'un chevreuil.

L'herbivore à grandes oreilles était près de devenir la proie du carnassier brutal et intraitable.

Arrivé sur la route, le craintif animal à poils roux fait un ricochet et va droit sur Moktar, qui l'attend anxieux, haletant.

Le léporidé passe près de lui avec une vitesse vertigineuse.

A ce moment, Moktar tient ferme un bâton d'olivier ; il dénoue son bras. Le bâton voltige avec la rapidité de l'éclair.

Qu'on imagine pareille adresse.

Le pauvre animal est atteint ; il s'arrête en se débattant. Lancé avec une vigueur inouïe et avec un coup d'œil exercé, le bâton lui a cassé les deux jambes de derrière.

Mon guide s'en empare triomphalement : sa figure est rayonnante.

Je savais bien, fait-il, en m'abordant, que le lâche dib cesserait sa poursuite et que l'arneb me viendrait.

Il m'apprend ensuite que pour tuer un lapin ou un lièvre, les montagnards ne font guère parler la poudre, qu'ils préfèrent se servir de bâtons. Se livrant à cet exercice dès le jeune âge, ils ont acquis une grande sûreté de précision. Le coup porte presque toujours à l'endroit visé.

Nous voici au pont de l'Oued Merdja.

La terre tremble subitement sous nos pieds.

La secousse dure trois à quatre secondes et se produit du sud au nord.

Les tremblements de terre sont fréquents dans ces parages.

Moktar m'explique ainsi la cause de ce phénomène.

La terre est supportée par un bœuf mille fois plus gros et plus fort que les bœufs kabyles.

« On sent des poils de cet animal qui se hérissent, opèrent ce prodige sur la surface dans la direction où il se dresse.

Si c'est une corne qui s'élève, moment néfaste, épouvante indicible, des villages, des centres populeux sont détruits ; les montagnes sautent, dansent, se choquent ; les animaux retentissent de cris de détresse. Et les habitants, terrifiés, ceux qui n'ont pas trouvé la mort dans la catastrophe changent de front , allant vivre ailleurs. Ce bœuf est l'exécuteur des volontés du Tout Puissant. Il a autant de tués que la terre , qui disparaîtra quand le géant animal mourra ».

Tous les kabyles ajoutent foi à cette légende, et si on leur demande qui soutient le ruminant, ils répondent invariablement :

Dieu seul le sait.

L'explication manque de clarté.

N'est-il pas autour de nous incertitude, illusion, mystère ?

Il commence à tomber quelques gouttes d'eau. L'orage menaçant s'approche, va éclater. Nous entendons de sourds grondements qui se mêlent au clapotement de la pluie. Un immense éclair embrase soudain l'horizon, puis les nuages enveloppent la terre comme un dôme de marbre. En un clin d'œil, comme un courant furieux, l'ouragan pénètre dans les Gorges en balayant la poussière. Des nuages sur notre tête, des nuages autour de nous, des nuages partout. Le vent nous pousse et menace de nous renverser. De larges gouttes de pluie commencent à tomber, détrempant le terrain, Nous nous blottissons au-dessous d'un rocher.

Tout à coup une lueur sinistre et rapide comme la pensée, déchire la nue. Un coup de tonnerre presque instantané remplit l'atmosphère de

bruit. Les échos portent au loin cette voix majestueuse qui semble sortir de la profondeur d'un abîme. Un court instant de répit, puis un long éclair jetant une lueur prolongée et blafarde est aussitôt accompagné du roulement de la foudre qui se promène dans les cieux. La couche des nuages se fend en mille endroits, l'océan aérien s'entrouvre; il se partage, se divise; la pluie tombe abondante, torrentielle. On dirait les craquements, les sifflements d'un volcan en éruption. Il ne me vient pas de mots pour rendre ce spectacle.

A mesure que les ténèbres sont descendues du ciel, la chaleur a démesurément augmenté. Insupportable, énervante, elle a pénétré dans le sein des Gorges avec une violence, une rapidité extraordinaire. Nous respirons comme dans une fournaise. Mon guide est saisi de frayeur. Cette fièvre, cette inquiétude, cette épouvante de l'âme est bien naturelle dans un pareil moment.

L'ouragan atteint une violence extrême.

Il me semble que les sommets des monts disparaissent comme une fumée. La terre tremble sous mes pieds pendant que les silhouettes lumineuses, gigantesques, traversent les espaces éthérés, produisant un effet grandiose. Je considère avec un frisson ces commotions électriques, ce tourbillon qui vomit avec furie.

Soudain, le vent change de direction ; il court impétueux, fend les monts, brise les rochers. Les montagnes résistent à peine à la violence de la tourmente. Il semble que les chaos de basalte, tremblant sous le tonnerre, vont se précipiter dans les Gorges.

Le vent ne cesse de se dévaler avec furie ; les rafales hurlent et les arbres se tordent. La tête des monts menace d'être emportée. La tempête furibonde, frénétique pénètre partout, lance sur nous une pluie diluvienne ; sous cette atmosphère embrasée, épaissie, la respiration est impossible. La rage des éléments qui se déchaînent, épuise nos forces et nous ôte presque tout sentiment.

Pendant une heure, la bourrasque dure, la tempête mugit.

Un bloc énorme, subitement frappé par la foudre, se détache de la montagne et il roule dans l'oued avec une vitesse incalculable.

Enfin le ciel paraît bleuâtre sur un côté de l'horizon. Peu à peu, il devient moins sombre sur la terre couverte d'une épaisse couche de grêle. Bientôt il se nettoie complètement et devient tout à fait beau.

Nous avons hâte de pâtir pour échanger nos vêtements boueux et humides.

VII Les singes des Gorges de La Chiffa

La nuit a été calme et sereine. Ce matin il ne reste plus aucune trace de l'orage. Nous sommes au Ruisseau des singes.

Mon guide et moi, nous nous élançons par un sentier tortueux, nous remontons l'Oued Tamesguida, qui a pour affluents l'Oued Kbelif Aïssa et l'Oued Oumfouf.

Le lit du Ruisseau est serré entre les monts qui, tantôt surplombent, tantôt sont à pic, tantôt montrent des pentes raides ; il est parsemé de roches qui ont dégringolé: Les eaux coulent claires en formant de nombreuses cascades,

Le sentier est étroit, suspendu sur des précipices qui se cachent sous les broussailles, sous l'herbe et sous la fleur? Les zigs zags sont multipliés. A droite et à gauche, sur les versants, une végétation luxuriante. Et en arrière, sur la face grisâtre des monts des Béni Sala, opposition frappante, plus que roches dénudées.

Quantité de treilles et d'arbres fruitiers ont été plantés. Un chien surveille admirablement les voleurs. Voit-il, entend-il un singe qui cherche à tromper sa vigilance pour prendre quelques fruits, il aboie aussitôt en barrant le passage au pillard. Et le mammifère, grimaçant, s'éloigne, disparaissant sous la feuillée.

L'hôte! s'est effacé derrière les plantations. Nous arrivons à un jardin au milieu duquel est une maisonnette. Sur cette surface, on voit quelques traces de la culture du quinquina.

L'altitude de ce lieu produit une température des plus convenables pour le développement de cet arbre de la famille des rubiacées, qui croît spontanément dans l'Amérique méridionale, sur les chaînes des Cordillères et sur les Andes du Pérou et du Brésil.

Il est rare de trouver sans mélange l'écorce amère et fébrifuge de ce précieux végétal.



Nous sommes tributaires du nouveau continent pendant que nous avons à notre porte tous les éléments pour nous en affranchir.

Il appartient au propriétaire de l'hôtel du Ruisseau des singes d'entreprendre la culture du quinquina sur une large échelle.

Tout porte à croire que son exemple ne tardera pas à être suivi par les Kabyles de la région.

Répétons que jamais milieu n'a été plus propre à la culture de cette plante médicinale.

Le tableau grandit à mesure que nous avançons. Le versant de notre gauche couvre le ruisseau de son ombre. La montée est, fatigante. Un vrai chemin de casse-cou. Attaquant du front la face à pente raide de la montagne, nous nous élevons en ligne droite. Dans cette direction, l'ascension, surtout la descente, sont pénibles.

Nous échelonnons pendant une demi-heure avant d'atteindre le sommet. Des gouttelettes de sueur me tombent du visage. Je puis à peine ouvrir les yeux. J'ai le corps brisé.

Voici enfin la cime. Nous nous blottissons sous un chêne aux branchages touffus.

Là, mon guide m'apprend que les montagnards ne font pas du mal à la plupart des animaux, attendu qu'ils ont été des hommes, et qu'ils reprendront tôt ou tard une forme humaine. Les tortues ont été des tailleurs indéliçats, les porcs-épics des armuriers métamorphosés pour crime de trahison, le hérisson a été filassier juif et le singe n'est autre chose qu'un marabout puni pour son irréligion, le chacal était cordonnier et vendait de mauvaises marchandises ; la hyène est un lâche guerrier qui a déserté en présence de l'ennemi ; les ânes sont des *roumis* qui ont persécuté les vrais croyants. Le lion était l'être le plus parfait de la création. Les terribles mâchoires et les appétits de ce fameux sultan auraient bientôt détruit tout ce qui avait vie sur la terre si Dieu n'y avait mis ordre, il le condamna à ne manger de la chair que pendant trois mois de l'année. Le lion est resté le fort des forts, et quand il meurt, par la puissance de son dernier souffle, la terre s'entrouvre et engloutit sa dépouille. Il creuse ainsi lui-même son tombeau.

La croyance que certains animaux ont appartenu à notre espèce est universellement admise par les Kabyles de ces montagnes. Du reste, on trouve des idées de métempsyose chez tous les indigènes de l'Algérie.

Autour de nous, encore les rudes montagnes avec leurs formes hardies et par-dessus, le ciel bleu, éclatant. De là, on observe les plateaux bizarrement encadrés de contre-forts, une multitude de masses coniques, de gigantesques amphithéâtres de monts. Le panorama est imposant, majestueux.

Après une halte de plus d'une heure, tout à coup les branchages s'agitent, un léger bruit parvient à nos oreilles.

Nous distinguons successivement une vingtaine de singes. Ils paraissent agiles, adroits, posséder toutes les qualités requises pour être d'habiles voleurs. Ils se dirigent vers un figuier, au fond du ravin. L'expédition se fait avec méthode. Le plus rusé, le plus fort, le plus expérimenté marche en tête, montrant le chemin, voltigeant de branche en branche avec une sûreté, une grâce incomparable et un vrai talent d'acrobate. Il franchit en bondissant des distances énormes.

C'est l'unique chef qui a pour mission de veiller à la sécurité de ses sujets, fonction qu'il remplit avec une telle vigilance que les surprises sont à peu près impossibles. Les pillards le suivent en ordre et en silence, passant à la file sur les mêmes branches. D'une cime élevée, quelques-uns sautent prestement à terre, d'autres descendent la tête en bas, se balançant, pendus d'une seule main. Les femelles portent avec précaution leurs nourrissons sur le dos. De temps en temps, le guide grimpe sur une haute cime, et examine minutieusement autour de lui.

Arrivée sur l'arbre le plus rapproché du figuier; la bande grimpe dans ce dernier. Le chef seul reste à l'écart, et ne cesse de veiller. On ne peut se figurer la hâte, l'ardeur avec laquelle les effrontés voleurs

s'emparent des figues. Ils semblent saccager par plaisir. Le figuier va être dévasté en un court moment.

Tout à coup le chien qui va et vient, faisant le guet, pousse un aboiement. Ce bruit inquiète vivement le chef. Il jette un cri particulier, et donne ainsi le signal de la fuite.

Ce cri d'alerte, inimitable, tremblant et chevrotant, fait aussitôt assembler les maraudeurs. Les petits se cramponnent sur le dos de leur mère, et la troupe est promptement prête à fuir.

Mais leur convoitise n'étant pas encore suffisamment assouvie, chaque individu prend autant de fruits qu'il croit pouvoir en emporter, quitte à lâcher ceux qui pourraient le gêner dans sa course, si le chien le poursuivait et le serrait de trop près.

Leurs abajoues, bourrées, gonflées outre mesure, ne peuvent plus rien contenir.

Pendant que le chien approche, les larrons, affolés, prennent la déroute et gagnent au galop leurs repaires inaccessibles.

Le singe des Gorges de La Chiffa me semble être une variété du magot appelé momenet par Sonston, connu aussi sous le nom de Tartarin.

Il appartient à la grande famille des cynocéphales connue des anciens, dont le magot représente la plus forte espèce.

Ce singe, d'une grosse et assez grande taille, n'a pas de queue comme les cercopithèques ou guenons. Quand il est en repos, son corps s'appuie sur deux callosités qui remplacent les fesses.

Le plus grand que j'ai examiné, m'a paru mesurer près de un mètre de hauteur, étant assis sur son derrière.

Ce masque de figure humaine a les quatre membres terminés par des mains agiles, aux ongles rudes et longs, des yeux oscillants, expressifs, pleins de ruse, enfoncés dans leurs orbites, et abrités par des sourcils très mobiles.

Il est robuste, agile, hardi ; son corps est couvert de poils bruns; sa face est également brune ; son museau avance légèrement ; son nez est plat et ses oreilles ne diffèrent en rien de celles de l'homme.

Ces grimaciers craignent l'humidité et sont frileux à l'excès. Ils se tiennent à une faible altitude sur les versants des Gorges et des ravins, parce que la température y est douce pendant l'hiver, et qu'ils trouvent facilement à se garantir de la pluie en se casernant dans des grottes naturelles.

Leur nourriture se compose de racines, d'herbes et de fruits, principalement de glands dont ils font provision avant l'hiver. Tantôt ils grimpent sur les arbres les plus touffus, tantôt ils se dissimulent derrière les rochers, dans les fourrés, et pénètrent dans des cavernes.

Quand ils vivent en famille, ils redoublent de précautions. Sitôt qu'elle a mis bas un ou deux petits, la femelle les porte dans ses bras, s'alarme au moindre bruit, et s'enfuit précipitamment, étalant sa rage impuissante.

Après son départ, le mâle attend un moment, écoute et regarde avec attention, et si le danger se rapproche, il disparaît à son tour, trépigant et faisant les plus hideuses grimaces pour marquer son mécontentement et sa colère.

Dans les arbres et sur les rochers, ils se détendent comme un ressort d'acier, et se lancent dans l'espace en déployant une agilité prodigieuse.

Si je ne l'avais vu, je serais tenté de douter qu'un singe puisse déployer une souplesse si extraordinaire.

Il bondit de branche en branche, de roche en roche, atteint la cime d'un arbre et la pointe d'un rocher en moins d'une seconde, d'où il s'élanche sans redouter aucun danger pour passer comme le vent sur un autre arbre, ou sur un autre rocher assez éloigné.

Lorsque le malheureux est blessé, il s'arrête, s'assied, fait des contorsions, et regarde ses plaies d'un air lamentable et résigné.

Un chasseur m'a raconté qu'ayant rencontré un singe femelle dans les Gorges, au moment où, se voyant découverte, elle cherchait à se cacher, il tira sur elle un coup de fusil. La balle porta juste, sans toutefois la tuer. Ce chasseur s'est depuis reproché sa cruauté envers cette créature qui avait forme humaine, et qui s'était dérobée à sa vue en poussant des cris ressemblant à ceux d'une voix de femme en détresse.

Les singes des Gorges de La Chiffa s'appriivoisent facilement quand ils sont pris jeunes.

Très sensibles aux caresses, ils aiment à donner un bras et à embrasser. Ils conçoivent une réelle affection pour les personnes qui les soignent habituellement et qui ne leur font subir aucun mauvais traitement.

Ils apprennent à manger à table, à s'y tenir convenablement, à danser, à gesticuler en cadence, à se laisser vêtir et coiffer, étonnant par leur intelligence et leur douceur.

Mais si on refuse de leur donner ce qu'ils désirent, ils boudent en se roulant par terre, et deviennent colère, faisant des mouvements brusques, montrant des manières grossières, une physionomie laide et ridicule, un air méprisant, vindicatif, lourd et bestial.

Et si alors, on les agace tant soit peu, leur front se ride, ils se mettent à gronder sourdement, à grincer des dents, remuant en même temps les mâchoires, ouvrant la bouche et cherchant à mordre.

Les montagnards affirment que le temps de la gestation des femelles est de sept à huit mois, qu'elles mettent bas principalement au printemps, presque jamais pendant l'hiver.

L'époque des amours aurait donc lieu à la fin de l'été et au commencement de l'automne.

Les femelles, plus petites que les mâles, ont deux mamelles bien apparentes, et sont sujettes au flux mensuel périodique, particularité qu'elles ont de commune avec les femmes. Cependant, et cela est singulier, elles ne propagent jamais à l'état de servitude.

Au bout de huit jours d'allaitement, les enfants peuvent déjà marcher.

On ne cherche pas à détruire ces singes. Avouons qu'il serait insensé d'entreprendre leur extermination. Ils sont si bien là dans cet admirable spectacle des Gorges. Laissons-les où la nature a bien voulu leur céder une parcelle de terrain.

Ayant le grand air et l'espace nécessaire, ils n'ont que quelques pas à avancer pour se pourvoir d'une nourriture substantielle et suffisante en tout temps. Chaque buisson, chaque arbuste pousse des bourgeons, des feuilles, des fleurs, porte des fruits mûrs, et ils n'ont qu'à choisir ce qui est à leur goût. Ils paraissent on ne peut plus friands des plantes aromatiques qui se trouvent en abondance, même au cœur de l'hiver, semées sur les versants. Si le mauvais temps survient pendant plusieurs jours, dans chaque grotte, la table n'en est pas pour cela moins largement servie.

Ils aiment beaucoup les œufs d'oiseaux, mais comme ils ont une grande frayeur des lézards et des serpents, jamais ils ne mettent la main dans un nid, sur un arbre, sans le regarder et sans approcher peu à peu de lui. Ils tâchent de voir, ils écoutent ils frappent, ils attendent un bon moment avant de s'aventurer.

On rapporte qu'un serpent mort ayant été mis autour du cou d'un singe apprivoisé, la pauvre bête demeura longtemps immobile, anéantie, tremblant de tous ses membres, n'osant même pas porter la main sur son collier improvisé pour s'en débarrasser.

Lorsque l'objet de son effroi fut enlevé, il alla, en rampant timidement, se pelotonner dans un coin. Son maître l'ayant appelé par le nom auquel il avait habitude d'entendre, il refusa formellement d'obéir. Pris de force, le quadrumane qui s'était, jusqu'à cet

événement, montré fort doux et très docile, se jeta avec fureur sur son maître, le mordit en plusieurs endroits, puis il s'enfuit et ne revint plus.

Quand le maître fut guéri de ses blessures, il résolut de se venger de son ancien favori, et, armé d'un fusil, il se mit en campagne pour le découvrir. A force de recherches, il le retrouva dans un bois, au milieu d'une bande de singes, juché sur un rocher, crispant un poing et montrant des yeux de tigre en furie.

Il le coucha immédiatement on joue, mais le rusé et malicieux animal saisit un de ses compagnons qu'il tint placé devant lui, et se dérochant à toute atteinte derrière ça bouclier vivant, il manœuvra avec tant d'habileté que son ancien possesseur ne put parvenir à le viser et dut renoncer à assouvir son projet de vengeance.

Vu leur défiance et leur agilité, les griffes des mammifères carnassiers ne peuvent que rarement saisir les singes des Gorges.
Les oiseaux de proie n'osent les aborder.

Il faut dire que la bande, s'ils s'approchaient de trop près, leur ferait un accueil pouvant leur être funeste.

Entre mille anecdotes de ce genre, je relate la suivante :
Un chasseur à l'affût, entendit un violent bruit d'ailes suivi de cris perçants.
Ce bruit était causé par un aigle qui, serrant un jeune singe et le couvrant de ses ailes, essayait de l'enlever dans les airs. Mais celui-ci, de ses quatre bras, enlaçait étroitement une branche, et résistait énergiquement en poussant des cris de détresse.

Aussitôt toute une bande de magots accourut, et les plus forts se précipitèrent sur l'aigle, qui avait déjà soulevé de terre le pauvre animal.

Saisi de tous côtés, pressé, souffleté, égratigné, mordu, le ravisseur avait oublié sa capture, et ne cherchait plus qu'à sortir du mauvais

pas où il s'était engagé. Il ne put parvenir à se débarrasser de leur étreinte. Après de grands efforts les singes l'étranglèrent et lui enlevèrent toutes ses plumes. Un vieux cynocéphale est insensible à toute éducation. Les jeunes sont joueurs, grimaciers, alors que les vieux se montrent réservés, irascibles, et ont un air patriarcal.

Les singes des Gorges de la Chiffa ressemblent aux gorilles et aux orangs, mais ils sont plus sveltes et mieux proportionnés. La vivacité, la mobilité les caractérisent. Leur pétulance s'épanche en espiègleries continuelles. Ils s'aiment, se haïssent, se réconcilient soudainement, se querellent, se donnent des tapes, se jouent des tours, se battent, se mordent, se serrent dans leurs bras, s'irritent et s'emportent, sans motif apparent. Ils se dispersent en faisant les plus hideuses grimaces, ouvrant et fermant bruyamment les mâchoires, exhibant par intervalle leurs deux rangées de dents blanches.

Ils ne manquent jamais de venir au secours d'un frère en danger. Les jeunes sont difficiles à prendre. Si la mère n'a pas le temps de les mettre sur son dos, le premier singe venu s'en empare.

Tout en se donnant le plaisir de l'équitation, ils vont à la maraude, agissant en adroits filous, détachent prestement les grains de maïs, de raisins et d'autres fruits, en bourrent démesurément leurs abajoues, et causent par là de sérieux dommages qui les font redouter des planteurs.

Des observations faites sur les singes en captivité, on a constaté que chacun d'eux avait un caractère particulier. L'un paraissait toujours content et doux, l'autre était taquineur et malin, un troisième se montrait d'une gaieté excessive, un quatrième, taciturne et morose, mélancolique et pensif.

Ils s'accordent à jouer de malins tours et à faire de mauvais coups aux animaux plus gros qu'eux, pendant qu'au lieu de malmener ceux qui leur sont inférieurs en taille, ils les protègent et les soignent avec attention.

Citons une anecdote qui montre l'affection dont sont capables ces animaux.

Un singe vivait avec un oiseau. Or celui-ci mourut. De là, profonde affliction du singe. Pour le distraire de son chagrin, on mit avec lui un jeune magot. Dès qu'il l'aperçut, il manifesta la joie la plus vive, il lui tendit les bras s'empara de lui l'étouffa presque à force de caresses. Malheureusement le petit singe tomba malade et mourut. Le singe vivant fut en proie à la plus violente douleur. Il prenait dans ses bras le corps inerte de son ami, le caressait, lui adressait, les appels les plus tendres ; il l'asseyait, et, le voyant retomber inerte, il se dérobait, il poussait des cris plaintifs ; sans cesse il s'efforçait de ranimer le cher favori qu'il venait de perdre, et l'inutilité de ses tentatives redoublait son désespoir.

On jeta le corps de son compagnon par-dessus un mur, mais cet acte le fit démener follement. Il réussit à briser ses liens, alla chercher le cadavre et le rapporta dans ses bras.

On l'attacha plus solidement et on lui enleva de nouveau ce corps inanimé. Il rompit encore sa chaîne et le retrouva une seconde fois. Il fallut enterrer le défunt pour le soustraire aux recherches obstinées de son inconsolable ami.

Auparavant, il faisait l'amusement de son maître par ses talents d'acrobate, une souplesse d'intelligence vraiment extraordinaire. Il grimpait au haut d'une longue perche, en descendait la tête en bas, était inépuisable en inventions comiques, Mais après cet événement il devint méchant et ne voulut plus obéir. Et si quelqu'un l'approchait de trop près, poussant des cris assourdissants, il saisissait ce qui était à sa portée, puis bombardait l'intrus d'une grêle de projectiles jusqu'à ce qu'il s'éloignât de sa forteresse.

Les mâles, au fur et à mesure qu'ils avancent en âge, prennent des instincts sauvages et brutaux, montrent une lubricité inouïe, et ont toutes les passions aussi violentes que brutales

On peut prendre les singes de ces Gorges par l'appât de la gourmandise.

Pour cela, les kabyles se servent du piège original qui suit :
Ils fixent solidement dans le sol un vase de terre cuite, à ventre rebondi, terminé par un goulot dans lequel l'animal peut assez facilement introduire sa main vide, et au fond ils déposent des fruits desquels ils sont friands :cacahuètes, noisettes, cosses de caroubiers, figes sèches. etc.. .

Pour réussir de suite, il est essentiel que les singes voient poser le piège. Cette condition est ordinairement remplie parce que ces quadrumanes, bien que demeurant invisibles, voient tout ce qui se passe dans leur voisinage.

Les kabyles sont à peine à l'écart que les magots. Forts curieux de leur nature, se hâtent de venir examiner le vase de terre qui n'est ordinairement qu'une grossière gargoulette. Ils se disputent à qui enfoncera le bras dans le vase. Un y parvient et remplit sa main de fruits ; mais, comme alors il ne peut lâcher ce qu'il tient, il se fâche , se démène en criant décolère.

Quelques singes tirent de toutes leurs forces ses bras de derrière. Peine inutile. La main fermée ne peut sortir.

Blottis à proximité, les kabyles accourent en faisant grand, bruit, et tâchent de s'emparer de quelques jeunes singes qu'ils savent pouvoir être apprivoisés, et dont ils sont assurés d'avance de trouver un bon prix, sans lequel ils ne les prendraient certainement pas. Quant au captif, trop vieux pour être éduqué, la gargoulette; est brisée, et il redevient libre.

Les chasseurs font rarement feu sur un de ces singées. A, quoi bon le feraient-ils? La chair de ce simili-homme ou femme; n'est pas mangeable. Et puis, ne semblerait-il pas qu'on vient de tuer un adolescent, et l'image du pauvre animal mourant ne poursuivrait-elle pas toujours comme un remords?

N'a -t-on pas soutenu que l'homme descendait du singe?

Quelques savants ne prétendent-ils pas que le singe est un homme dégénéré ?

Les kabyles de ces Gorges disent que les magots qui les entourent ont été des marabouts.

Qui croire ? La question reste toujours à élucider. Nous voici à l'hôtel.

La maîtresse de l'établissement dirige l'intérieur avec intelligence. Cette femme est jeune et jolie. Elle fait à chacun un accueil des plus chaleureux. On se sent à l'aise d'être si sien reçu. Elle montre une ineffable bouté, une cordialité tranche, une physionomie calme et souriante. Un charme indéfinissable s'exhale de toute sa personne. Italienne par sa mère, française par son père, elle a hérité des qualités physiques et morales de l'un et de l'autre. Son naturel est exquis et une lumière brillante et pure éclate dans ses yeux veloutés. Avec cela, un air d'abandon, plein de dignité et de grâces féminines, une expansion, une sensibilité, une ingénuité qui font droit au cœur. Et quand elle parle, l'émail de ses dents laisse voir l'éclat de la nacre de perle.

Marietta, tel est le prénom de la jeune dame au sang croisé harmonieusement, nous sert des rafraîchissements. Elle s'éloigne, puis nos verres étant vides, elle vient nous demander si nous désirons voir le repas et la danse des jeunes singes.

Nous passons dans une pièce voisine.

— Ourdjani prend pension ici depuis deux mois, nous dit Marietta. Ourdjani charme les serpents, dompte les animaux féroces fait les singes savants. Il a traité avec le directeur du grand cirque américain. En ce moment à Philadelphie, et bientôt va partir, emmenant avec lui les négrillons qu'il a instruits avec force de persévérance. Dès le jour de son arrivée, Ourdjani fait publier qu'il lui fallait douze singes; encore enfants, six garçons et six filles, et qu'il les payerait cher. Dès le lendemain soir, les kabyles faisaient la

livraison. Depuis lors le fouet du dompteur a dressé les quadrumanes bien plus que ses paroles, Nous on voyons dix se tenant assez bien à table.

Un mâle fait lui même la cuisine et porte un vêtement approprié aux usages culinaires. Une femelle sert à table et porte un tablier éclatant de blancheur.

Serviettes jusqu'au menton, les fesses sur un tabouret, les convives entourent symétriquement la table. Chaque mâle est à gauche d'une femelle. Ils sont là cinq couples,

Déjà les assiettes sont mises.

Enfin la fille de service apporte un plat de soupe. J'observe le costume des mâles : une chemise de mousseline rouge les distingue à première vue des femelles dont le corps est emprisonné dans une toile de calicot blanc.

On dirait de nouveaux fiancés.

Chaque amoureux sert poliment la demoiselle qui est à sa droite. En un clin d'œil, la soupière est vide.

Viennent les légumes et les noisettes, les cacahuètes, les figues; tout est avalé avec dextérité.

Pendant le repas, il arrive fréquemment qu'un garçon fait la cour à sa voisine. La jeune fille ne s'en montre nullement offensée. Lui chatouille son menton de la main, et attire son visage pour, y déposer un baiser, comme s'il voulait faire naître en elle des désirs de sensualité.

Ces enfants sont encore vierges. et sous le rapport de la morale. Ourdjani assure qu'il n'a aucun reproche à leur adresser. Mais qui sait s'ils ne pensent pas déjà à se marier ? Ils se sont connus dans les montagnes. Leurs mères, désolées maintenant, faisaient sur eux des rêves d'avenir.

Soudain, la quiétude d'un de ces petits maris en herbe se trouble, il fait la moue et ses prunelles étincellent de colère. La jalousie qu'il éprouve le met hors de lui. Il soufflette l'impudique, le griffe en même temps, et le sang coule.

Ourdjani joue de l'accordéon. Chaque couple se lève et se met en place pour le quadrille, pendant que le cuisinier et sa future enlèvent les tabourets pour faire place aux danseurs.

Chaque cavalier se tient debout, et ses bras entourent les épaules de la danseuse. Il manque un vis-à-vis. Le couple de la cuisine vient, et se mêle à la danse, rapide et véhémence.

On saute, on se coudoie, on rit, puis quand une figure de contre-danse est exécutée, que l'accordéon se taît. chaque amoureux se tient près de sa prétendue, lui faisant tout bas la causette, lui chuchotant peut-être à l'oreille qu'il l'aime, qu'il l'aimera toujours.

Image frappante de l'humanité peu après l'aurore de son existence. La danse est finie. Chaque acteur s'en est tiré avec une adresse vraiment remarquable, Ourdjani emmène les singes dans une pièce où il les tient enchaînés.

Ourdjani va partir incessamment. C'est Marietta qui nous le dit encore. Elle s'embarquera, traversera l'Océan avec la famille apprivoisée. Et sous peu, on pourra lire sur la devanture du grand cirque américain ; « Venez voir, mesdames et messieurs venez voir les singes savants ! Venez les voir manger ! Venez les voir danser ! Impossible de rien trouver de plus surprenant, de plus beau !

En les donnant en spectacle au public, on ne dira pas qu'ils ont été ravis à des mères infortunées dans les Gorges de la Chiffa.

Pauvres quadrumanes ! Ils vont peut être faire le tour du monde ; la vie libre les aurait rendus si heureux. Il y a gros à parier que la vie civilisée les tuera avant l'âge.

C'est à vous, touristes, qu'est réservée la tâche d'observer cette variété de magots dont la disparition serait un vide bien regrettable dans l'admirable spectacle de ses Gorges natales et de compléter l'histoire de ses mœurs. Peut-être, en me lisant douterez-vous de la réalité de ce que je viens d'écrire sur la Chiffa, ses Gorges et ses singes. Alors venez vous en assurer.